

ASCÈSE ET MYSTIQUE

Le Bon Plaisir divin dans une Ame

Le Père
Alexis HANRION

de la Compagnie de Jésus

1880-1920

(10^e MILLE)

Par le P. Paul DONCOEUR

TOULOUSE
APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
9, Rue Montplaisir

Prix : 6 fr.



Le Père Alexis HANRION

Du P. ALEXIS HANRION

JOURNAL SPIRITUEL

Avec une Introduction du P. Paul DONCOEUR, S. J.
in-8°, de 390 pages..... **12 fr.**

Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, TOULOUSE

Le Bon Plaisir divin dans une Ame

Le Père
Alexis HANRION

de la Compagnie de Jésus

1880-1920

Par le P. Paul DONCOEUR

10^e mille

TOULOUSE
APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

9, Rue Montplaisir, 9

NIHIL OBSTAT :

Parisiis, die 26 Decembris 1922

H. DU PASSAGE

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 27 Decembris 1922

E. THOMAS

INTRODUCTION

Tous ceux qui ont rencontré le Père Alexis Hanrion ont été conquis par le rayonnement surnaturel qui émanait de lui. Amis, pénitents, médecins, infirmiers, témoignent unanimement de l'impression immédiate qu'ils eurent de se trouver en face d'un « ami de Dieu ».

Ceux qui l'ont plus intimement connu gardent de lui le souvenir d'une âme exceptionnellement ornée de dons de la nature et de la grâce, dont le charme dut ravir Dieu comme il avait ravi les hommes.

Ces pages en donneront une image bien terne et bien incomplète.

Leur lecture fera peut-être revivre en ses amis des souvenirs personnels très chers. Plusieurs apprendront sans doute le secret de l'action divine qui, à l'insu de tous les regards, avait si rudement travaillé cette âme. Aux autres, ces pages s'avouent bien impuissantes à le révéler. Point d'événements dans cette existence. Point de miracles dans son action silencieuse. S'étant proposé pour modèle la simplicité de saint Joseph dans l'acceptation du bon plaisir divin, il participe à l'ombre où son grand patron s'est lui-même effacé. Nous l'y aurions laissé s'il ne nous était pas apparu qu'autres étaient les intentions divines. N'y avait-il pas là un exemplaire nouveau des vertus que notre vocation réclame, et pour les âmes avides de sainteté, un type très sûr de cette vie intérieure,

consumée dans l'abandon aux volontés du Père céleste, qui les attire si puissamment ?

C'est pourquoi nous avons essayé d'en tracer une image que nous avons faite discrète ; puisse-t-elle être simplement vraie ! L'œuvre de Dieu n'a point besoin de retouche ou d'ornement, nous serions heureux de l'avoir rendue telle qu'elle fut en réalité. Certains, peut-être, trouveront trop parfaite cette figure, d'autres y critiqueront quelque trait. Le vrai ne serait-il pas de dépasser la pauvre personne humaine, qui souhaitait tant disparaître aux regards des hommes, et de contempler avec reconnaissance l'œuvre du Père céleste si manifeste dans cette vie ? Plus que personne Alexis a vu ses déficits et en a souffert. Toute sa vie fut une lutte héroïque et douloureuse. C'était tantôt contre les impétuosités d'une nature passionnée, ardente, extraordinairement sensible aux beautés des créatures de Dieu et éprouvant si fort le désir d'y trouver un repos ou un réconfort. Puis, quand la maladie prit le dessus, c'était contre ce qu'il appelait sa pusillanimité et son inertie intérieure qu'il lutta. Le témoin de ses dernières années a souvent relevé en lui ces impressions de crainte et d'effroi véritable, trop facilement explicables par un état de santé qui enlevait aux facultés leur naturelle vigueur ; mais aussitôt la volonté, aidée de la prière, dominait courageusement le premier mouvement. On ne manquera pas, sans doute, de reconnaître également les progrès de la sérénité dans cette âme que l'obéissance à l'action divine unissait chaque jour davantage à Dieu.

Dans une vie aussi dépourvue d'événements extérieurs, il fallait surtout décrire le progrès de la vie intérieure et pour cela, relever dans les notes intimes les textes significatifs de ce travail. Leur accumulation donnera peut-être l'impression que le Père Alexis fut un peu replié sur lui-même et que plus d'oubli l'eût

dilaté ? Il n'est pas douteux que l'action de la grâce tendit en effet à faire sortir cette âme d'elle-même ; mais l'on se tromperait de la juger trop vite absorbée dans une introspection qui lui répugnait extrêmement. Il voyait toujours arriver avec angoisse les moments de récollection qui le mettaient en face de lui-même, loin qu'il s'y complût ! Les retraites lui furent tout particulièrement douloureuses toute sa vie. Ses notes personnelles ne sont considérables d'ailleurs que par sa fidélité à écrire chaque jour sa récollection de méditation, pratique rendue nécessaire par les impuissances dont il souffrait, mais jamais ne le fit-il qu'en une ligne ; ses notes de retraite elles-mêmes n'atteignent qu'à peine un quart de page chaque jour. S'il est permis enfin de dire un mot du fond, ce sera pour rappeler que les conduites de Dieu ne sont pas toujours ce que notre sagesse voudrait qu'elles fussent. Plusieurs de ceux qui ont approché de plus près le Père Alexis ont pu se rendre compte assez vite, qu'il n'est pas toujours au pouvoir ni de l'âme ni du directeur de lutter contre l'action mystérieuse du Maître intérieur.

Puisse la grâce qui accompagnait le Père Alexis vivant donner à ces pages quelque chose de sa vertu et nous porter à le suivre dans la reproduction courageuse des traits de Notre-Seigneur Jésus-Christ que le Saint-Esprit grave dans les cœurs de ceux qui s'abandonnent à lui !

Et puissions-nous, comme lui, être présentés par Jésus, Marie et Joseph au Père qui nous attend !

CHAPITRE PREMIER .

Enfance, Noviciat et Etudes littéraires

1880-1902

La famille, les condisciples, les maîtres d'Alexis interrogés sur son enfance ne savent répéter de lui qu'un jugement dont la brièveté avive notre édification et notre regret : « C'était un enfant parfait ! » Le R. P. Heinrich, son recteur de collège, témoin bien placé pour le connaître, n'a pu qu'ajouter le poids de son autorité à l'unanime témoignage.

Venu à Dijon à l'âge de neuf ans, en 1889, Alexis lui avait été confié par suite d'un hasard, semblait-il, mais où plus tard l'intervention de la Providence paraîtrait si certaine que le postulant en retraite en ferait un signe de sa vocation à la Compagnie.

Des années antérieures on ne signale aucun trait, sinon qu'Alexis eut toujours le désir d'être prêtre. La santé malheureusement avait été fort atteinte dès les premières heures. Des soins incessants permirent d'élever l'enfant, solidement charpenté, mais dont l'estomac se révéla très vite anormal. Externe au collège, il trouvait en famille les attentions que seule une mère peut soutenir, et c'est grâce à cette vigilance rigoureuse qu'Alexis mena ses études sans se dispenser

un seul jour de suivre ses classes. A tel point que beaucoup lui crurent une santé intacte lorsqu'il se présenta au noviciat.

Au collège Saint-Ignace, il apparut comme un élève exceptionnel. Le succès des premières années s'affirma éclatant jusqu'au terme. Il était de règle qu'il eût les trois croix dans une classe supérieurement composée, dont plus de dix élèves eussent fait, au jugement de leur professeur de rhétorique, très digne figure de premiers. On ne luttait que pour la seconde place, Alexis occupant toujours la première. Mathématiques, lettres, histoire..., son esprit abordait toutes les disciplines avec une égale maîtrise. La rapidité, la pénétration, la clarté de l'intelligence étaient servies par une mémoire extraordinairement tenace. A défaut de la verve bourguignonne, il l'emportait par la finesse lorraine. En rhétorique et en philosophie il fut classé premier de tous les candidats de la Faculté de Dijon. Il avait tenu, contre l'usage, pour faire honneur à son collège, à se présenter en uniforme devant ses examinateurs. Une mention *très bien*, avec une moyenne de 17 ou 18 en rhétorique, une mention *bien* en philosophie témoignèrent de sa valeur de premier ordre ¹.

Cependant une grâce exquise s'alliait de telle sorte à cet éclat qu'il ne fut jamais jaloué. Il gardait toute sa timidité en face de ses compagnons de classe plus âgés, et, malgré ses succès, demeurait d'une extraordinaire modestie, mais sans mine ni façons : « Enfant d'une charmante ambition, dit un de ses condisciples, quand une ou deux fois par an il était second, c'était une vraie tristesse. » « Cela me fait plaisir d'être premier, me dit-il un jour, cela fait tant plaisir à mes parents ! » Il priait naïvement saint François de Sales,

1. Une question posée en dehors du programme lui avait fait perdre les deux points requis pour la mention supérieure.

le jour de sa fête, pour être premier en narration française et se réjouissait d'avoir été exaucé. Quand un examinateur de grec lui disait : « Alexis, je vais vous couler », Alexis répondait : « Essayez, mon Père », et sortait vainqueur des questions de grammaire comparée où l'on espérait le surprendre.

Sa tenue était d'ailleurs parfaite en tous points. De la sixième à la philosophie, il eut toujours ses quatre A, et le P. Chesnay, son préfet d'études et de discipline durant cinq ans, affirme que jamais il ne l'a vu manquer une fois en quoi que ce soit aux règlements du collège... « Je crois que l'on peut dire de ce cher Père, alors qu'il était élève, qu'il était un nouveau Louis de Gonzague. » — « Une ou deux fois, dit un ami, je l'ai vu aux arrêts durant cinq minutes. Vous voyez le pourquoi : le jeune surveillant qui veut humilier pour son bien le préfet de congrégation..., ou qui veut prouver qu'il ne fait pas acception de personne. Je revois Alexis, les yeux pleins de larmes, sans amertume, ou dépit, mais vraiment bouleversé. »

Cette excellence et cette vertu avaient déjà ceci de remarquable en Alexis, qu'au lieu de le faire distant ou chagrin, elles lui donnaient ce charme dont tous les témoins font le trait caractéristique de sa figure. Maîtres et condisciples étaient attirés vers lui par une égale sympathie. Sa délicatesse, son tact, sa distinction alliés à tant de modestie, de serviabilité, d'aimable taquinerie le faisaient agréer de tous. Non seulement il était partout à sa place, mais tous les milieux le recevaient avec la même affection. Les fils de la noblesse bourguignonne, assez exclusifs dans leur amitié, lui faisaient un accueil d'exception. Sans effort, sans embarras, il se trouvait aimé de tous et tout le monde était « l'ami d'Alexis », simplement, naturellement, avec cette sécurité sans ombre que sa pureté inspirait. Il fut le préfet de congrégation idéal dont l'influence

s'exerçait par la seule amabilité des manières et la perfection aisée de l'exemple. Car dès lors également sa vertu posséda le don d'être rare sans décourager personne et d'attirer par l'exemple d'une aisance parfaite à la pratique d'une sainteté qui apparaissait facile et délicieuse.

De sa piété on peut juger par les fruits qu'elle portait, mais rien d'extraordinaire ne la faisait remarquer. Le calme et l'humilité de l'esprit la maintenaient dans cette réserve où Dieu lui assurait une croissance sans déception ni heurt. Plus tard cependant Alexis se souviendra d'un instant de grande grâce : à la suite d'une confession particulièrement douloureuse, il pleura longtemps en étude et sentit une très douce présence de Notre-Seigneur en lui. Ce bref contact laissa une trace ineffaçable dans son cœur.

Il avait à peine connu ses maîtres, qu'il désira servir Notre-Seigneur en leur compagnie. En 1897, la retraite de fin d'études fixa son choix, mais personne n'en doutait plus depuis longtemps. Son frère Paul l'avait précédé de trois ans dans la Compagnie de Jésus. Alexis demanda à ses parents de renouveler le sacrifice. De tels enfants ne sont pas immolés sans qu'il en coûte, mais la foi était trop robuste pour hésiter : Oui, Alexis serait offert avec larmes, mais de tout cœur, au bon Dieu.

Quant à lui, pour n'avoir jamais envisagé que cette vocation, pour avoir donné depuis longtemps au Maître toutes ses ambitions et tout son cœur, le départ du foyer n'en fut pas moins un coup terrible. Plus tard, il en gardait un tel souvenir qu'aux anniversaires, ou à l'occasion du départ de son dernier frère pour le noviciat, la douleur lui en revenait toute vive.

« Je me souviens comme si c'était hier de ces jours de 1897, où j'ai fait le grand sacrifice auquel le bon Dieu a la grande

miséricorde de t'inviter maintenant. L'épreuve varie pour chacun selon le tempérament et les plans de Dieu, mais il faut s'abandonner pieds et poings liés au Cœur d'où est parti l'appel. Ah ! ce départ du 27 septembre 1897, il m'a coûté bien des larmes ! »

« Aujourd'hui, écrit-il à sa sœur, vingtième anniversaire de la première séparation. Je croyais qu'il serait impossible de m'en consoler, et que maman pleurerait toujours ¹ ! »

Ce n'est donc pas avec une indifférence stoïque qu'Alexis se donna au bon Dieu. C'est en brisant son cœur et tout ce qui avait fait la douceur de sa vie d'enfant et d'adolescent. Ce foyer qu'il aimait tant, qu'il n'avait jamais quitté, il l'abandonna sans une hésitation et, le 28 septembre, il sonnait à l'austère porte de Saint-Acheul, à Amiens. Pour la première fois de sa vie il demeura seul en face de Dieu. Selon l'usage une « élection » pesa les raisons de son choix : on y voit que c'est déjà le goût de faire pleinement la volonté de Dieu qui lui fait fuir le monde. La vie contemplative et active du Jésuite, la haine et la persécution dont il est l'objet sont les motifs de sa préférence, s'il a eu vraiment à choisir.

*
*
*

Dès lors, sa donation était faite. Selon la formule du *Suscipe* des Exercices, il offrait tout : « intelligence, mémoire, volonté. » Nous avons déjà pu voir que

1. Un ancien condisciple devenu son conovice se souvient encore « de la détresse d'Alexis à son entrée à Saint-Acheul. Il faisait mal à voir. Longtemps après, il m'avouait : » J'ai senti alors quelque chose qui se brisait en moi. Je n'étais plus comme avant. » Pour moi, continue le même témoin, je mets là l'origine de l'ébranlement nerveux dont il a tant souffert. Entre ce qu'il était, enfant, comme santé, et ce qu'il fut au noviciat il y a trop de différence que m'explique seul ce *shock*. Il a vécu ce sacrifice toute sa vie. Souffrir ainsi révèle une âme, sa richesse, sa profondeur, sa vigueur aussi. »

c'étaient des talents de premier ordre. Mais le collègue n'avait pas tout révélé. Le travail fortement discipliné de l'élève, s'il mettait en beau relief la force, la pénétration de son esprit, offrait peu d'occasions à cette âme de déployer les richesses d'une sensibilité que l'éducation familiale elle-même, par son austérité, avait plutôt contenue. Or, un témoin écrit du jeune homme qu'il connut très intimement :

« C'était une âme merveilleusement vibrante et je dirai passionnée uniquement des plus belles choses et des plus nobles affections. C'était un lyrique. Un sens exquis de la beauté, sans d'ailleurs aucun esthétisme, se trahira plus tard en échappées admirables dans ses notes intimes, mais emplissait déjà l'âme d'Alexis enfant. De cette puissance et de cette qualité de vibration il donnait des marques singulières. Musicien d'une grande profondeur de sentiment et nullement sensible à la virtuosité, je ne l'ai jamais vu jouer au violon certaines mélodies sans avoir les larmes aux yeux. Puis, c'étaient de belles spontanéités quand un sujet aimé était abordé ; devant certaines vilénies, le frémissement contenu de son indignation ; et toujours jointe à une maturité de la première heure, une fraîcheur d'enfant, qui, plus tard, ferait le charme rare de sa maturité religieuse. »

L'offrande était pour plaire à Celui à qui elle était faite ; sa sincérité était d'ailleurs si entière que Dieu accepterait le sacrifice dans sa plénitude. Il faudrait purifier, mettre en pleine valeur ces dons. La main divine s'y appliquerait comme sur une matière de choix. Il faudrait ordonner dans une harmonie parfaite ces mouvements ardents du cœur. Il en sortirait une admirable réussite de la grâce, si l'âme se laissait faire...

Elle s'était offerte, elle se livra.

Allait commencer l'œuvre de Dieu. La croix avait fait son apparition, elle fut plantée au cœur de la vie

nouvelle qui s'ouvrait et qui serait chaque jour plus douloureuse jusqu'à l'« achèvement » de la victime, ou plutôt du chef-d'œuvre. A mesure aussi, la paix divine envelopperait, envahirait les profondeurs du cœur blessé, triomphant progressivement des angoisses d'une nature, dont la grâce voulait être souveraine.

Alexis entrait au noviciat accompagné des conseils de son ancien Recteur, dont il faut bien dire qu'ils le menaient tambour battant. En lui souhaitant une « sérieuse » fête de saint Stanislas, le bon Père Heinrich y allait en effet bon train :

« Combien ne voient en saint Stanislas que le gracieux adolescent, le ravissant pèlerin, l'heureux communié des anges ! Le chrétien mortifié, le novice renoncé et obéissant de jugement et de volonté, l'enfant de Marie disposé à la suivre dans ses douleurs comme dans sa piété et dans sa pureté, c'est trop désagréable et on renvoie cela à saint Louis de Gonzague. Or, saint Louis de Gonzague n'a rien à voir, semble-t-il, avec les novices et est réservé aux juvénistes et aux scolastiques. Ainsi, on ferait volontiers son noviciat à l'eau de rose sous la très aimable bénédiction de saint Stanislas fort étonné d'être convié à cette connivence avec la mollesse. N'oubliez pas que vous vivrez p'us tard de vos deux années de noviciat plus que de tout le reste, même plus que de votre Troisième an... »

Craignant que le souvenir des larmes maternelles fût une distraction sur la voie du renoncement complet, le Père ajoutait ces mots rapides :

« Maman est déjà bien sereine et consolée. Soyez sans crainte pour elle et pour papa, et sanctifiez-vous — *quin corrumpatur subjectum* ¹ — comme dit saint Ignace. »

Ni Alexis, ni son Père Maître, n'étaient tentés de faire un noviciat « à l'eau de rose » ; d'un pas alerte on entra dans la carrière du renoncement. Les sacrifices

1. — Sans que ce soit au détriment de votre santé.

que la vie commune impose au novice sont l'instrument le plus efficace que l'on propose à sa bonne volonté. Le Frère Alexis les embrassa sans penser même qu'il pût passer la mesure. Régularité, obéissance, humilité, charité affable et toujours oublieuse d'elle-même, de ses intérêts et de ses goûts propres, Alexis n'entendait pas faire honte à saint Stanislas : il fut immédiatement le modèle de tous. L'extraordinaire rayonnement qui attirait dès lors sur lui tous les regards avait un foyer intérieur que l'action de Dieu commençait d'enrichir singulièrement.

Le sacrifice de la famille prit, pour cet enfant entouré de si tendres affections, un caractère très douloureux.

« Je me rappelle, écrira-t-il plus tard, les impressions... que le bon Dieu m'a fait traverser au commencement de ma vie religieuse. J'aimais de tout mon cœur ma vocation de Jésuite... et quand le souvenir de la famille absente me mettait dans une ombre où je croyais devoir vivre jusqu'à ma mort, le Père Maître m'envoyait à la chapelle dire au bon Dieu : « Mon Dieu, je connais votre cœur, je crois que vous faites tout pour mon plus grand bonheur. » Combien de fois j'ai répété cela ! Et depuis, je lui répète simplement : « Mon Dieu Jésus, je m'abandonne à votre Cœur. » Ou bien : « O bon Jésus, vivez en moi plus pleinement ! » Pas une seconde de ma vie je n'ai regretté d'avoir tout quitté, quoique j'en ai beaucoup souffert. »

Or, à cet abandon Dieu commençait de répondre par le silence : de l'heure où Alexis jeta son sacrifice au pied de l'autel, les douceurs de la prière qu'il avait goûtées dans son enfance s'envolèrent, la main divine le dépouilla sans qu'un regard de complaisance lui fût donné en retour. La croix lui était présentée, il l'embrassa simplement.

Plus tard, un jour de rénovation des vœux, aucun artiste ne s'était trouvé pour orner la couverture d'un cahier de poésies, que les jeunes scolastiques avaient composées à cette occasion, le Frère Alexis traça à la

règle une grande croix nue. Une inscription cursive expliquait le symbolisme : *Quis ascendet ?* ¹ Il y avait longtemps que, novice, le Frère Alexis avait répondu.

La croix s'était, en effet, offerte au premier jour. Avant le noviciat, ce n'était que par la vigilance des soins maternels que l'organisme avait fourni son concours, mais une cuisine scrupuleuse et dix heures de sommeil avaient été le régime rigoureusement imposé... Du jour au lendemain, la vie commune réduisit de trois heures le repos et présenta une table lourdement servie. La consigne au noviciat est de se rompre aux exigences de la vie religieuse en fuyant les exceptions : le Frère Alexis fut tout simplement novice et s'engagea dans l'essai intégral d'une vie crucifiée.

Six ans plus tard, voyant sa santé entièrement ruinée, eut-il comme une inquiétude sur cette obéissance qu'il payait déjà si cher ? « Ai-je fait des excès au noviciat ? se demande-t-il durant sa retraite de 1904, je n'en ai pas fait sûrement quand j'ai voulu être comme Vous, Jésus, tout à fait ; ou, si c'est un excès, j'aime mieux mourir que le démentir. »

Après une année de probation, il sollicitait l'honneur — non mérité, disait-il, — de prononcer ses vœux de devotion, comme devant être pour Dieu « une marque plus grande d'amour, une réponse plus complète et plus définitive à l'appel du Règne. » ² Aux yeux de ses frères, rien ne parut des sacrifices intimes. Son effort s'obstinait à cacher sous les apparences communes ce que sa vie intérieure commençait déjà de comporter d'épreuves. Seulement, sa conversation répandait une filiale et virile tendresse pour la Sainte Vierge et pour Notre-Seigneur ; la croix, le troisième

1. Qui montera ?

2. Il les prononça le 23 octobre.

degré d'humilité, étaient les objets les plus chers de ses entretiens.

Malgré son extrême modestie, les talents littéraires d'Alexis avaient eu trop de témoins au collège pour demeurer ignorés à Amiens. Les novices abandonnent pour un temps toute étude, mais que de fêtes sollicitèrent le concours du jeune poète qui se prêtait de si bonne grâce aux désirs de ses frères ! Ses poèmes d'alors, très simples de facture, mais où le rythme et la grâce donnent au sentiment une force émouvante, promettaient un art peu commun. Bientôt le retour aux études lui donnerait l'occasion de s'affirmer.

Admis aux vœux après deux ans de noviciat, c'est à Amiens encore qu'il reprit ses études littéraires ou « juvénat ». Hélas ! les troubles de santé que la vie moins active du novice n'avaient révélés qu'à demi apparurent tout aussitôt.

Les conseils lui vinrent de « se ménager » ; il le fit, et ce fut le seul traitement qu'il se permit. L'année se passa vaille que vaille. Il était d'usage que les meilleurs élèves fussent envoyés aux Facultés de Lille préparer leur licence ès-lettres ; le Frère Alexis fut désigné et arriva à la maison de la rue des Stations en septembre 1900.

* * *

Ce n'était plus l'air vif de Saint-Acheul, le calme de l'ancienne abbaye Génovéfaine, les beaux jardins français si reposants. Ce n'était plus même le travail aisé du juvénat, éveillant le goût et la finesse d'esprit au contact paisible des belles œuvres. Un ciel sombre et moite appesantirait un organisme qu'il eût fallu stimuler ; la ville aux espaces limités ne permettrait guère les détentes nécessaires ; mais surtout les programmes allaient exiger de l'étudiant un effort violent soit de travail personnel, soit d'assistance à des cours

multiples. Ce régime convenait peu à une santé incertaine ¹. Ses Maîtres avaient réduit au minimum la scolarité. La charité d'un compagnon de noviciat, que Dieu avait dès le premier instant lié très intimement à Alexis, suppléerait intelligemment aux lacunes : c'est dans la conversation et l'étude solitaire que le Frère Hanrion prépara le programme considérable de la Faculté de Paris en ces huit mois.

Malgré les sollicitudes et les ménagements qu'on multipliait autour de lui, les chaleurs de l'été s'ajoutant aux fatigues de l'année, épuisèrent à tel point ses forces qu'il fut condamné au repos complet et à la « vie végétative », disait-il. C'est en cet état qu'il aborda l'examen. Les dons substantiels de la pensée balancèrent heureusement les déficits matériels de son information. Malgré les exigences de la Sorbonne en fait d'érudition, le talent supérieur en imposa aux examinateurs qu'un remarquable poème latin jeta même en quelque surprise. Mais le succès lui avait coûté un effort dont sa santé subit la rançon.

La Providence cependant disposait mal les événements pour un repos. Tandis qu'il revenait à Lille, la Loi contre les congrégations était votée ; à peine de retour, il fallut partir en exil.

C'est à Antoing, en Belgique, que se transportait la maison des Étudiants. Le Frère Hanrion, dont la robuste taille avait trompé le conseil de révision et qui avait été pris bon pour le service, y fut envoyé pour attendre son entrée à la caserne... et ce fut dans le désarroi et la pauvreté d'une installation de fortune

1. La charité des Supérieurs se montrait attentive. A son frère qui s'inquiète il répond « qu'il se soigne beaucoup » ; on lui concède souvent un peu de ce long sommeil dont il a besoin, mais il réclame le silence absolu sur son état. Dijon n'est pas sans inquiétude, en effet, mais il excelle à rassurer. » Prie, écrit-il à sa sœur, pour que ma santé devienne *toujours plus solide*.

qu'il fut invité à se remettre des fatigues de l'année.

Cependant arrivaient les étudiants nouveaux ; on le chargea d'être leur initiateur et leur mentor : on le nomma « bidelle ». Sa modestie assurait que c'était « par une distraction du bon Dieu ». Puis, quand rentrèrent les élèves au collège, on lui confia des surveillances... tant, et si bien, qu'appelé au corps en novembre, il fut aussitôt réformé. *Jam miles sum Christi solius in æternum !*¹ écrit-il à son frère. Les supérieurs ménageant ses forces, l'envoyèrent professer la classe de quatrième à la petite *Ecole apostolique* exilée à Thieu, près de Mons, en lui enjoignant d'ailleurs de « se refaire complètement l'estomac en prenant exactement toutes ses promenades. »

* * *

Le Père Alexis se mit avec ardeur au programme qu'on lui traçait. C'était avec bonheur qu'il assumait la formation de douze enfants qui se destinaient au sacerdoce et aux missions. Il était chargé, outre sa classe, d'enseigner l'histoire aux élèves de troisième et quatrième réunis. C'était peut-être beaucoup pour un malade, mais heureux dans la volonté de Dieu, respirant le grand air de la campagne wallonne, entouré des attentions de son Père Ministre qui le fait « déjeuner avec deux œufs qu'on va le matin arracher à leurs poules, pour te dire comme ils sont frais », le jeune régent écrit à son frère qu'« il se remonte vraiment. ». Cependant l'hiver l'éprouve, une fatigue déclenche une grippe, cette mauvaise grippe annuelle à laquelle il n'échappera jamais plus jusqu'à sa mort. Mais le cœur ne perdait ni sa sérénité ni sa joie : *Hic mihi crux vere florida est*². L'humilité de ce ministère

1. Désormais, je suis le soldat du Christ seul pour toujours.

2. Ici pour moi la croix est vraiment fleurie.

auprès d'enfants modestes le ravissait. On devine si ses élèves furent longs à reconnaître l'éminente valeur de leur maître. Comme auparavant ses conovices, ils disaient que le Père Hanrion était un saint, — mais quel « bon saint »... qui se levait la nuit en cachette pour raccommoder le fond de culotte d'un espiègle, et qui s'abandonnait si simplement à la plus franche gaieté : « Hier, écrit-il, lundi de Pâques. Les enfants nous ont représenté *Le mort sous scellés*. J'ai ri aux larmes. On m'a dit après que c'était bête, mais il n'était plus temps, j'avais ri. » Le plus bel entrain anime sa correspondance de famille : tendresse délicate à ses parents, conseils à sa sœur, petite pensionnaire qu'il console, qu'il éclaire et conduit pas à pas vers une piété tendre envers la Sainte Vierge, vers une confiance fidèle à Saint Joseph, vers une dévotion généreuse au Seigneur Jésus ; mais c'est en écrivant à son frère aîné qu'il se livre le plus, plein d'esprit et de délicatesse, excellant déjà dans l'art de faire entendre un conseil sous la grâce d'une plaisanterie ou l'humilité d'un aveu.

« Mon carême a consisté à ne pas manger mes deux œufs au Vendredi Saint, j'ai pu faire ce sacrifice-là. Et toi, est-ce que tu n'as pas fait d'excès ? dans la mortification intérieure surtout ? As-tu toujours quelque défaut à combattre ?

« Aimes-tu trop le bon Dieu ?...

« Mais moi, je prêche à mes petits l'effort, l'énergie à se vaincre, le travail fait pour Dieu, l'humilité, etc. C'est le jour du jugement qu'ils vont rire !

« Tâchons d'aimer le bon Dieu tant que nous pourrons. Il en a bien besoin, et nous aussi et puis, Il le mérite ... »

A tant de générosité, le bon Dieu allait répondre non par des douceurs, mais par des appels à une union plus étroite, dans un dépouillement plus parfait.

CHAPITRE II

Les Études de Philosophie

1902-1905

La Retraite qui, selon l'usage, termine ou plutôt ouvre l'année scolaire, semble avoir été pour Alexis la digne introduction aux grâces qui vont suivre. Ses notes témoignent qu'un appel domina pour lui tous les Exercices : *Jesum solum* ¹.

« Je voudrais que cette retraite fût décisive pour la rupture de tous les liens naturels. O mon Dieu, depuis si longtemps que je vous demande cela et que j'y travaille... mais vous avez vu ma faiblesse, mon inconstance surtout. Il faut bien que vous vous y mettiez sérieusement. Vous voulez ce détachement, Jésus, *da quod jubes* ... ². Jésus orientez ma volonté vers vous seul... »

Sa santé le préoccupait à certains jours, non pour des vues terrestres, mais « je crois quelquefois, dit-il, qu'elle me rendra la perfection impossible. » Son impuissance physique paraissait le condamner à la torpeur spirituelle. Il eût tant voulu aimer ardemment... mais « puisque le bon Dieu qui me donne ces

1. Jésus seul.

2 Accordez ce que vous ordonnez.

misères est le même qui me veut parfait », pourquoi craindre et douter ? « O bon Jésus, donnez-moi l'ardent amour de vous, afin que tout attrait, toute répugnance, tout désir, toute crainte, soient absorbés par cet amour. »

La retraite cependant produit déjà cet accablement dont aucune ne sera exempte. Il se trouve « sec, malade, impuissant... *Jesu, miserere mei !* » Déjà aussi l'angoisse de ne pas aimer Dieu le tourmente : « Jésus, il y a des moments où il me semble que je ne vous aime plus ; la seule consolation alors, c'est l'espoir de vous aimer à nouveau et plus fort. » — Il termine par un grand acte de confiance :

« Je vous remercie de cette retraite... vous m'avez fait sentir mon impuissance, vous m'avez secoué l'âme par l'épreuve et l'humiliation afin de m'arracher aux créatures pour m'attacher à vous. Jésus, il y a eu des moments où je ne voyais plus clair..., mais vous étiez près de moi et vous m'aimiez... je le crois... Vous voulez que jamais ma pauvre âme ne s'appuie sur ses propres forces, que toujours elle marche sur l'eau, soutenue par la confiance ; je ne sais pas vous remercier, mais je vous offre tout pour vous dire que je suis content de cela. »

Dieu voulait son âme crucifiée, crucifiée par la souffrance physique, crucifiée surtout par cette impuissance intérieure qui le jetait dans le dégoût de soi et le tentait par le doute, l'obscurité de l'esprit et la pesanteur du cœur... Sans comprendre les intentions divines, il s'abandonnait au Cœur de Jésus-Christ.

Cependant, l'obéissance l'envoyait commencer ses études de philosophie à Gemert, en Hollande.

Le départ de Thieu fut un sacrifice, l'arrivée à Gemert, où, pour la première fois, il se trouvait avec son frère aîné, fut une joie. Dieu lui ménageait mieux encore. Dans les incertitudes où il se débattait, désireux d'une vie d'amour intense, enchaîné par Dieu

même à un état d'anéantissement intérieur, une parole allait lui marquer sa voie. A partir de ce point, sa vie se déroulerait avec une simplicité et une rectitude parfaites : toutes les lumières divines iraient à lui faire pénétrer plus profondément cette vue initiale.

Le Père Spirituel que la divine bonté lui fit alors rencontrer comprit quelle âme lui était confiée. Après la mort du Père Alexis, ce directeur de tant de religieux, ce confident de tant de carmels, ne craindra pas d'écrire : « Je le range au nombre des trois plus belles âmes que j'ai rencontrées dans ma vie. » De son côté, le Père Alexis témoignera souvent sa reconnaissance envers Dieu, *qui mihi dedit tam verum patrem* ¹.

« La simplicité si filiale et si confiante » des premières ouvertures n'avait permis aucune hésitation à son guide. Il lui apparut que la maladie était l'instrument providentiel choisi par l'amour de Notre-Seigneur. L'action apostolique, la science, les faveurs des communications divines ne se présenteraient au Frère Alexis que comme la matière d'un sacrifice. Dieu voulait plus que ces dons, il voulait se faire chercher et posséder tout seul, lui-même. « Quand le but est si divin que savons-nous de la route ? » Ce ne serait donc point par les modes de son choix que le Frère Alexis pourrait concourir à l'œuvre de sa sanctification ; il lui faudrait s'abandonner aveuglément. A peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées que, comprenant clairement les intentions divines, le jeune philosophe faisait ce vœu. :

Tibi, Jesu Domine, ego, Alexius, qui sine te nihil possum sed omnia possum in te, ad gloriam Sanctissimæ Trinitatis, per Joseph et Mariam voveo beneplacitum tuum.

1. Qui m'a donné un père si vrai.

Sic me adjuvet Angelus meus et Sanctus Joannes et Sanctus Alexius et Pater Ignatius. Amen ¹.

C'était daté de la veille de la Nativité.

Qu'entendait-il par ce *vœu du bon plaisir* ? Sa vie tout entière nous le dira. Pour le moment, un papier annoté par son Père Spirituel précise la pensée première :

« Mis à part le doute, la minutie, ou le défaut (même partiel) d'avertance ou de consentement, péché véniel où je choisirais, entre plusieurs manières de faire, une autre que la plus conforme au bon plaisir de Dieu. »

En février 1903, voici le programme qu'il se trace :

1^o *Jésus à imiter* dans ses souffrances.

Joie dans tout ce qu'impose la nécessité (infirmités, impuissances) ;

Promptitude à profiter de tout ce que propose l'occasion (vie commune).

2^o *Jésus à contenter* dans tous mes actes.

Négatif : Pas d'intention égoïste ;

ni pour la joie : ne me reposer dans aucune joie naturelle ;

ni pour la tristesse : ne prendre au sérieux aucune impression d'inquiétude (Jésus est bien, donc tout est bien) ; abandon les yeux fermés.

Positif : Pratique de toutes les règles, dans la mesure où le bon plaisir de Dieu me les précise (santé, direction) — en esprit d'amour de plus en plus continuel, de plus en plus intense.

3^o *Jésus à aimer* dans tous mes frères.

Charité en paroles : délicates (absents) ;

en pensées : optimistes.

en actes : avenante, affable, prévenante, secourable. »

1. A vous, Seigneur Jésus, moi, Alexis, qui sans vous ne puis rien, mais qui puis tout en vous, pour la gloire de la Très Sainte Trinité, par Joseph et Marie, je fais le vœu de votre bon plaisir.

Qu'à cela m'aident mon Ange Gardien et Saint Jean et Saint Alexis et mon Père Ignace. Ainsi soit-il.

Un peu plus tard, sur le verso de la même feuille, le Frère Alexis ajoutait quelques mises au point nouvelles :

« Dans l'accomplissement du bon plaisir de Dieu, en Jésus, l'amour doit m'inspirer :

1° Une paix plus joyeuse, constante et confiante aveuglément pour souffrir tout ce qui plaît à Dieu, dans le corps, l'esprit et l'âme : douleurs, impuissances, etc.

2° Un soin plus industrieux et toujours paisible : de m'unir à Dieu... par la familiarité que demande saint Ignace..., de profiter des occasions de gêne et privation volontaire.

3° Un désintéressement plus parfait, excluant : dans mon office, les retours chagrins et les plaintes sur mon insuffisance...; — dans toute ma vie, *le souci de ma consolation* et de mon intérêt ; je vis, je travaille, je souffre et je veux mourir pour la consolation et l'intérêt de Dieu.

Tout cela par Marie. »

Ces documents nous tracent par avance le vrai portrait de cette âme. Le ton est calme, mais résolu. Ceux qui ont connu le Père Alexis pourront témoigner qu'il n'est pas un trait de cet idéal qu'il n'ait reproduit dans sa vie.

L'année s'écoula dans la première mise en œuvre de ce programme. Le premier août, son frère l'ayant quitté, il écrit :

« Cette année a été pour nous si bonne, je parle au surnaturel. Tâchons de ne pas laisser perdre de pareilles grâces. Moi, j'ai à combattre ma pusillanimité. Aidons-nous. Mais je compte sur la Sainte Vierge. Quand je vois ce qu'elle t'a déjà donné, je ne peux pas me figurer que tu t'arrêteras avant d'être un saint jusqu'à la moelle et je suis sûr que le bon Dieu ne te laissera pas la paix avant que tu n'aies tout lâché ce qui peut te prendre un bout de cœur ici-bas, pour donner tout, d'une pièce, à Celui qui nous a aimés, comme personne. Et moi aussi, prie que je *n'aie pas la paix avant cela*. »

L'héroïque prière serait, était déjà exaucée. La paix

selon ce monde, il ne la connaîtrait plus, mais au fond de lui s'affirmerait, de plus en plus solide, la paix paradoxale que Jésus associe à la croix.

La retraite allait confirmer l'orientation si nettement arrêtée sous l'action de la grâce.

« *Le bon plaisir de Dieu, c'est là que je dois concentrer toute ma vie et simplifier toute ma perfection. Ita Pater.* »

La grande tâche l'effraye quelque peu. Il se réfugie dans la prière. Cela ne va pas sans lutte, car les créations sollicitent pour elles-mêmes : « Jésus, tournez donc ma soif de plaisir vers votre plaisir. Envahissez-moi tout entier, jusqu'à l'instinct. »

Mais avec quelle douceur s'incarne en Jésus le bon plaisir !

« C'est vous, qui êtes le bon plaisir du Père ; de vos jugements je dois faire mes jugements ; de vos affections, mes affections. Jésus, envahissez ma vie... Le foyer intime de mon activité, c'est Jésus vivant en moi et passionnément dévoué au bon plaisir de notre Père.

« Jésus, comme vous avez su me rendre aimable le bon plaisir de Dieu, dans la crèche que la leçon est suave et qu'elle trouve bien le chemin du cœur !... C'est toute la leçon de Nazareth. Au temple, *in his quæ Patris mei sunt*... tout aide à cela. O Jésus, donnez-moi le courage de savoir faire de la peine aux hommes, quand un plaisir de Dieu est à ce prix. »

On devine ce que la contemplation de la Passion suscite d'offrandes généreuses. Toutes les souffrances physiques (maladie), intérieures (sécheresses, désolations), non seulement il les acceptera, mais il résout « la Joie dans l'épreuve, à tous les moments de l'épreuve, joie pleine, parfaite, inaltérable. »

Et la retraite se termine par une prière qui révèle à quel degré de possession divine l'âme est arrivée.

« O mon Dieu quand je peux vous apercevoir un peu, de

toin, il me semble que tout le reste, ni le monde, ni moi, ni rien ne compte plus, que tout s'évanouit et que vous seul restez, si beau. Mon Dieu, c'est bien vrai que *la peine d'ici-bas, c'est de ne pas vous voir*. Oh ! laissez-nous au moins vous deviner et que nous donnions tout par amour, *tout*, Seigneur, sans réserver, sans marchander, sans reprendre, *tout*, parce que vous êtes si beau ».

Ainsi donc, ce désir d'immolation prenait sa source dans la lointaine vision de la beauté divine entrevue. Dans quelle mesure s'était-elle révélée à ses regards ? On peut le conjecturer à la générosité avec laquelle le Frère Alexis embrasserait les souffrances qui l'uniraient à Dieu ; à la soif aussi de voir cette beauté, que personne ne cherche qui ne l'a pas trouvée.

* * *

L'obéissance et la maladie allaient lui imposer un sacrifice sensible. Dans l'espoir que le climat de Jersey, plus stimulant, lui serait favorable, on l'y envoya continuer ses études de philosophie. Il lui fallut quitter ses amis de Gemert et le Père Spirituel qui avait été le conseiller providentiel. Le Frère Alexis commença d'éprouver que Dieu, s'il donne en un temps les secours des compassions et des lumières d'un homme, n'entend pas qu'on s'attache à l'instrument de ses œuvres : lui seul est le véritable ouvrier, comme il est le seul Bien et le seul Ami. Un jour de désarroi, le Frère Alexis en aurait un témoignage formel, mais dès maintenant il sut qu'il fallait prendre son appui sur Dieu seul et son bon vouloir. D'ailleurs, le souvenir des conseils reçus l'accompagnerait : *mullum luminis in verbis ejus semper recordans invenio, iisque quotidie vivo, sed adhuc progredi debeo*¹. » Une vive gratitude

1. Dans ses paroles, chaque fois que je me les rappelle, je trouve beaucoup de lumière ; c'est d'elles que chaque jour je vis, mais j'ai encore à progresser.

s'exprimerait d'ailleurs en toute occasion envers ce Père « *præsentissimæ et salutaris memoriæ* ¹ ».

Il arrivait le 1^{er} septembre 1903 à Jersey, où la délicate charité du R. P. Recteur l'accueillait. On lui avait aussitôt demandé « la liste de ses petites exceptions ». On s'ingénia à lui constituer un régime profitable, mais l'air de la mer, très vif à Saint-Hélier, fut le meilleur remède. Il ne tarda pas à trouver une légère amélioration, ou, du moins, un renouveau de force.

Il aborda les études de seconde année et soutint l'effort, *non ita*, dira-t-il, *ut ullam quæstionem penitus aperiam, ita tamen ut necessarium perficiam* ². Après la fatigue des examens il écrivait à son frère : « Je me maintiens dans le mieux, et quoique les périodes d'inertie intellectuelle alternent avec les périodes d'intellection vivace, la moyenne est franchement supérieure à celle de l'an passé. » Cette impuissance qui lui rendait tout travail d'érudition impossible, et qui le condamnait très souvent à une « inertie d'esprit » dont il souffrait beaucoup, ne l'empêchait pas d'être pour ses condisciples le meilleur des guides et un inlassable répétiteur. On commençait à recourir à lui sans aucune discrétion et l'accueil était si simplement joyeux que les plus importuns s'imaginèrent souvent le distraire ou même lui rendre service.

Ceux qui croyaient venir visiter un malade ne se doutaient pas qu'ils cherchaient auprès de lui le soulagement d'une impatience confiée, d'une peine partagée ; il écoutait avec tant d'intérêt ! Rentré chez soi, on trouvait une paix, une lumière, une force inattendues. Plus tard, on se rappelait un mot du Frère Alexis prononcé sans insistance, mais que la grâce de Dieu avait inspiré et qu'elle accompagnait.

1. De toujours présente et salutaire mémoire.

2. Non pas au point de pénétrer à fond aucune question, mais assez pour faire le nécessaire.

Bientôt le scolastique champenois inconnu et timide devint ce qu'il avait été partout : l'ami, l'ami délicieux et sûr, celui que tous disaient être *leur* ami. Un témoin d'alors n'a retenu de lui que cette *sûreté* entière qu'inspirait son amitié, voulant exprimer par là l'impression de pureté et de détachement émanant d'un cœur qui répandait les marques d'affection les plus attentives et les plus délicates sans jamais rien chercher pour lui-même.

Le 8 décembre qui ouvrait l'année jubilaire de l'Immaculée-Conception, il avait demandé comme grâce : *hanc puritatem apostolo necessariam ut omnes ad se alliciat et in Deum unice convertat et quasi spiret castitatem*¹. Les innombrables amis du Père Alexis témoignent que ce don lui fut fait en plénitude.

Jésus seul, et Jésus en tous, dans le Saint-Esprit, tel était bien le caractère de sa charité. Cela lui donnait son charme et, loin que cette austérité fut cause de raideur, elle était la source de la plus humaine bonté.

Il n'est de service auquel il ne se prête. La musique le fatigue beaucoup, mais il est excellent violoniste : point de fête qu'on ne le réclame ; il ne se refuse en aucun temps. Il est poète, on lui demande des vers pour les mélodies du Père Valeur, et il compose des cantiques d'une grâce et d'une fermeté de prière singulières.

*
* *
*

Cependant les absents sont loin d'être oubliés de ce cœur.

Les fréquentes lettres à sa famille témoignent que « pour ne les aimer qu'en Dieu » Alexis ne leur donne

1. Cette pureté nécessaire à l'apôtre pour qu'il attire à lui toutes les âmes et les tourne uniquement vers Dieu, et pour qu'il respire en quelque sorte la chasteté.

pas un cœur diminué. Il n'est anniversaire, — naissance, premières communions des frères et sœur, mariage de ses parents, fêtes patronales, — qui ne le trouve attentif à prier, à envoyer quatrains ou sonnet. Henri et Jean, ses jeunes frères, sont entrés au collège de Florennes. Les plus douces consolations vont guérir chez les petits pensionnaires les plaies de la séparation. Les conseils se font insinuants, les encouragements ne se laissent jamais attendre. A son aîné il envoie plans de sermons, de séances littéraires, affectueux et discrets secours. Et ses lettres se couvrent des noms qu'évoque sa gratitude ou son amitié. La reconnaissance envers ses anciens maîtres s'exprime à toute occasion. Le Père Heinrich et son Père Maître, « chaque jour présents au memento. »

A l'un de ses anciens professeurs, devenu le professeur d'Henri, il rappelle les souvenirs anciens : une date chère, vieille de dix ans ; l'usage d'orner de vers latins la statue de la Sainte Vierge, pendant le mois de mai. Il n'est pas un deuil auquel il ne participe ; il annonce que tel a son père malade, que tel a perdu sa sœur. Surtout, il excelle à chercher les objets chers à ses correspondants. Ce n'est pas tant ses amis à lui, mais leurs amis à eux qu'il prie de saluer, et dont il s'inquiète. Il retient jusqu'aux anniversaires des vœux, des ordinations, jusqu'aux dates des jubilé. D'avance il s'associe à toutes les joies. Et toujours c'est vers le bon Dieu qu'il oriente doucement le regard, sans jamais insister, mais si rapide et léger dans la touche, qu'à peine a-t-on pu s'apercevoir de son intention. Le trait cependant demeure et, silencieusement, pénètre l'âme.

Son cœur à lui garde tout son recueillement ou plutôt c'est d'une vie intérieure intense qu'émane cette multiple et inlassable charité.

De plus en plus s'intériorise et se réalise cette dévo-

tion si chère du bon plaisir divin, qui lui apparaît comme l'assimilation au Fils, parfaitement obéissant au Père, sous l'action de son Esprit.

Depuis longtemps le culte de la Sainte Trinité a été la forme de sa vie religieuse ; mais on le sent pénétrer chaque jour plus intimement dans l'intelligence et la participation du Mystère.

« Faisons de notre mieux, écrit-il à son frère, la neuvaine au Saint-Esprit. Tu sais que j'y ai une grande dévotion et plus j'y pense, plus je prie, plus je vois que c'est le trésor caché, bien caché. Le vrai de la vie est là, dans l'habitation réelle de la Sainte Trinité en nous par le Saint-Esprit. Développer en nous la vie surnaturelle, c'est dilater la vie que Jésus veut vivre en nous par le Saint-Esprit.

« Mais, dit comme cela, cela a l'air trop difficile à comprendre. Quand nous nous verrons, nous en parlerons, car c'est aussi simple que l'amour d'un petit enfant pour sa maman. »

La retraite vint nourrir en lui ce désir de vie divine : « *Mihi vivere, Christus est* ¹ voilà le but et le fruit de ma retraite. » Le grand mystère du Saint-Esprit formant en nos âmes ce Jésus qui les doit absorber occupa toutes ses pensées. De plus en plus sa prière incessante s'exprimait dans la formule qui lui devint si chère :

*O bone Jesu,
Verbum Dei, Fili Patris, Sponse Ecclesiæ
Vive in nobis abundantius
Per Spiritum tuum
Ad gloriam Patris !*

Amen ².

« Je crois, écrivait-il à son frère, que nous ne comprendrons

1. Pour moi vivre, c'est le Christ.

2. O bon Jésus, Verbe de Dieu, Fils du Père, Epoux de l'Eglise, vivez en nous plus abondamment par votre Esprit pour la gloire du Père.

jamais assez combien il faut se faire de la sainteté une idée simple. Mais il y faut une grande grâce. Que Saint-Joseph nous l'obtienne, lui, le plus simple des saints.

« Je prie Saint-Joseph de nous apprendre à n'avoir comme lui qu'une affaire en ce monde : le bon plaisir de Dieu cherché et accompli dans la simplicité...

« Il faut avoir le culte infatigable du bon plaisir de Dieu. C'est la force de tous les instants, de toutes les circonstances ; quand l'impression fait tempête, c'est là qu'il faut jeter l'ancre. Je ne veux qu'une chose, je la veux à tout prix, je renie tout le reste : plaire à Dieu. »

Ce programme, l'action de Dieu se chargeait de le mener à bonne fin.

Le 25 août, malgré l'épuisement de sa santé, on lui imposa la charge de « bidelle ». Si le choix, à ne considérer que l'intérêt de sa santé, était un peu déroutant, il répondait si bien aux désirs de tous, il paraissait si heureux que l'on ne songea guère à s'en étonner. Quant à lui, n'ayant pas choisi, il n'avait qu'à recevoir ; il le fit joyeusement, sans même croire qu'il dépassât la mesure.

* * *

L'année 1904-1905 ne fut qu'un sacrifice souriant.

« Sais-tu ce que c'est que d'être bidelle ? Un bidelle, explique-t-il plaisamment à sa sœur, *c'est quand* on doit être prêt à donner son temps au service de ses frères. Alors, il n'en reste plus beaucoup pour soi. Mais le bon Dieu est bien content parce qu'on a rendu service à ses serviteurs. »

Le pauvre bidelle n'eut plus une heure à soi, ni pour le travail, ni pour le repos. La porte était à peine fermée sur un sortant qu'il fallait répondre à un nouveau visiteur. Comme la tâche était lourde dans cette grande maison, les supérieurs avaient décidé que des aides bienveillants le « déchargeraient ». Ce fut un

nouveau prétexte à visites et ce que son esprit si net eût réglé en un moment devenait matière à incessantes conférences, au terme desquelles le bon bidelle remerciait le charitable importun : « La phrase qui précède, écrit-il à son frère, a été interrompue quatre fois et demie... et dure depuis 25 minutes... cinquième interruption, 10 minutes... (une ligne) sixième interruption. »

Jamais personne n'eut l'idée qu'il pouvait être à charge, tant le sourire était sincère dans l'accueil, tant la patience prenait la forme de l'intérêt. Une petite industrie lui servait fréquemment à couper au bon moment des colloques devenus inutiles. Des deux pouces juxtaposés sur la tranche il ouvrait au hasard sa chère *Imitation*. Il lisait un verset, lentement. Il tombait toujours sur le mot opportun. « Oui bien, ajoutait-il avec une pointe d'accent lorrain et de malice, demandons cela à la Sainte Vierge. » Il excellait à faire accueillir ainsi le trait de Dieu ; mais s'il voyait que cela même eût été de trop, il s'abstenait. « Eh ! bien, Frère Alexis, et l'*Imitation* ? » demandait-on, surpris.

La santé ne gagna guère à ce régime. L'hiver ramena plus forte la grippe traditionnelle. Le regain obtenu par l'air vif, les promenades, les bains de mer ne fut point de longue durée. Mais la trace que son action a laissée dans les âmes qui l'ont approché ne s'effacera jamais. Les plus tourmentées, qui sont souvent les plus avides de Dieu, trouvèrent auprès de lui l'impulsion décisive. *Ora pro pluribus*, écrit-il, *qui sunt hic ad perfectiora allecli* ¹. Seuls ceux qui en bénéficièrent alors pourraient témoigner de l'action qu'il exerça sur leur vie, sans que jamais le moindre manque

1. Priez pour plusieurs qui sont ici, attirés à une perfection plus haute.

de discrétion ait échappé à sa délicatesse et à sa scrupuleuse austérité de cœur.

Le 8 décembre 1904 avait ramené le cinquantième anniversaire de la proclamation du dogme cher à son cœur de fils. Durant toute l'année, son amour pour la Très Sainte Vierge s'était nourri à contempler sa beauté Immaculée. Comme le R. Père Longhaye avait eu dessein de publier en l'honneur de la Sainte Vierge un recueil de poésies jubilaires, il pria le Frère Alexis d'y apporter son concours. Celui-ci obéit et composa le plus remarquable poème du cahier. Jamais son cœur n'avait inspiré plus heureusement son talent : le souffle tout biblique semble venir du même Esprit qui loua Marie dans les pages du « Cantique ». Envoyant son œuvre à un ami intime, l'humilité lui faisait trahir son secret : *male dico meos versus*, écrivait-il, *ita sensi auxilium eius cuius sponsam laudare audebam* ¹.

Une fois du moins dans sa vie, le bon Dieu permit que ses dons humains prissent leur essor. Ce fut à la gloire de sa Mère ! Puis le silence reprit ses droits. Dieu avait pour Alexis d'autres ambitions : c'est dans l'intime réduit de son cœur qu'Il préparait un chef-d'œuvre. Le 8 décembre, il avait renouvelé son vœu. Avec quelle joie il déposait cet hommage aux pieds de sa Mère : *Sic magis explicite*, écrivait-il, *in corde Mariæ tota spes mea reponi affirmatur* ².

Les années de Philosophie marquent souvent d'une façon décisive dans la vie du Jésuite. Le noviciat est animé par une bonne volonté aussi fervente qu'incer-

1. C'est à tort que je les appelle mes vers, tant j'ai senti le secours de Celui dont j'osais louer l'Épouse.

2. Ainsi j'affirme plus explicitement que toute mon espérance epose en Marie.

taine ; le Juvénat commence à réduire la nébuleuse. Si quelque année de régence s'intercale dans les années d'études, elle achève de dissiper les nuées, on se trouve arriver en Philosophie dépouillé de tous les bons désirs inconsistants ; la grâce de Dieu trouve l'âme vraiment mûre aux œuvres de sainteté. La personnalité s'est accusée, la réflexion a gagné en profondeur, le besoin de Dieu se fait vivement sentir. Il se présente : on Lui fait alors la réponse qui souvent engagera vraiment la vie.

Le Frère Alexis sortait de Philosophie avec un programme de perfection net, simple, d'où avaient disparu les incertitudes. Ce n'était plus un type général et livresque de sainteté, c'était celui que Dieu avait conçu et voulu pour lui.

Une note d'alors montre à quelle profondeur de renoncement il se sentait appelé :

« Abandon. — Dieu me mènera par où Il voudra, par où je n'aurais pas voulu.

« Soustrayant tous les appuis, même surnaturels, sur lesquels j'aurais cru pouvoir et devoir compter ; — même les lumières que je m'étais crues nécessaires ; même la force sentie sans laquelle je ne pouvais me croire capable de tenir tête aux impressions.

« SEULE LUMIÈRE — foi en l'action divine.

« SEULE FORCE — abandon à l'action divine.

« Dieu semblera déjouer mes projets, mes désirs de perfection que j'avais reçus de lui.

« Mon seul désir, jamais déçu, c'est que son bon plaisir s'accomplisse en moi.

Ne m'attacher à <i>rien</i>	}	sinon le bon plaisir de Dieu
Ne me préoccuper de <i>rien</i>		
N'agir pour <i>rien</i>		
Ne me reposer en <i>rien</i>		

aimé,
voulu,
goûté.

Omnia in omnibus, Christus ¹ J. M. J. »

1. Le Christ tout en tout.

Encore une fois le soutien qu'il avait reçu d'un homme choisi par Dieu, le P. Recteur de Saint-Louis, allait s'évanouir. En le quittant, ce n'est pas du sacrifice qu'il a peur, et ce n'est pas même une plainte filiale qu'il réprime, mais de singulières délicatesses le préoccupent :

« Dans ma reconnaissance pour les hommes, écrit-il — et plus tard, au crayon, il marqua le nom de son Recteur — veiller à ne rien effleurer de la jalousie divine.

« O cœur unique de mon Maître éternel, à vous tous les mouvements qui passent dans mon âme au contact d'une charité créée. A vous l'action de grâces suprême. *Benedictus Deus* ¹ ! »

En regard de cette note, le Frère Alexis s'explicitait la raison de cette vigilance :

« Un seul acte d'amour surnaturel est pour le cœur une consécration éternelle et inviolable. — Comment après cela souffrir en lui un mouvement vers le créé qui ne soit par égard pour le Créateur ?

Aimer hors de Dieu, c'est profaner ce Cœur où a passé l'amour de Dieu. »

1. Dieu soit béni !

CHAPITRE III

Le Professeur de Juvénat

1905-1908

Le 18 août 1905, le Père Alexis arrivait à Florennes, dans la province de Namur, où il était envoyé comme professeur de première année au Juvénat. Il note dans son journal de récollection ces simples mots : *Beneplacitum tuum, Domine Jesu, — Maria, Joseph*¹. C'est ce dont il allait vivre. Puisque l'âme s'offrait à l'action divine, promettant de s'abandonner à tout ce qu'il lui plairait d'accomplir en elle, Dieu allait renoncer à toutes ces timidités auxquelles notre pusillanimité le condamne. Le Père Alexis aimait à évoquer devant ceux qui souffraient, les hardiesses de l'amour paternel de Dieu qui ose porter la main aux fibres les plus sensibles de l'âme, quand'il la voit capable de réagir par plus de filial amour. Il les connaissait d'expérience, ces hardiesses.

* * *

Extérieurement, la croix prit la forme de la maladie. La charge que l'obéissance lui imposait avait été

1. Votre bon plaisir, Seigneur Jésus, — Marie, Joseph.

très délicatement mesurée à ses pauvres forces. Mais, si attentive que se fut montrée la charité des supérieurs, la volonté de Dieu était que tout fut une croix. Or, une croix est toujours trop lourde.

Quant à lui, sentant le fardeau, il se contentait de plaisanter son insuffisante préparation, son incapacité au travail immédiat, son ignorance — mais « mes élèves sont encore moins forts que moi » ajoutait-il, avec un sourire.

On ne fut pas long à constater la gravité de son état de faiblesse ; il dut commencer à se médicamenter, « un cachet, écrivit-il à son frère, après chaque repas et quinze gouttes avant le déjeuner... Quant à dire de quoi ? — C'est quelque chose qui fait du bien au Père Ministre et dont la formule est conservée chez le Frère Léger... » On devine le sourire. C'est toujours ce qui paraissait au dehors.

Parmi les souffrances physiques, ses notes de récollection témoignent qu'un grand dégoût — non pas des choses, mais de lui-même — est l'état ordinaire ou Dieu met son âme :

« 19 août. — Sainte Vierge, aidez-moi à voir, adorer, aimer paisiblement le bon plaisir de Dieu dans mes peines et mes dégoûts.

« 21. — Votre bon plaisir et c'est tout. Dans mes misères je reconnais, j'aime, j'adore votre bon plaisir, alors il ne me manque plus rien.

« 22. — Content de manquer, d'être vide, pour m'unir à votre cri sur la croix *Deus meus, Deus meus*, et obtenir aux âmes la plénitude de votre amour.

« 24. — Désintéressement. Ce qui me peine ou me réjouit, ô mon Dieu, aidez-moi, à n'y pas faire attention, absorbé par le désir de vous voir, Dieu très bon, toujours réjoui et jamais peiné.

« 25. — Mon Dieu, délivrez-moi des apparences. Mon Dieu, élevez-moi jusqu'à votre Réalité Immuable, que je la vive en Jésus, par le Saint-Esprit. »

La retraite fut ce qu'elle fut toujours, douloureuse.

« Vous savez par où le bon Dieu a coutume de me conduire pendant ces jours bienheureux. Il a continué, et il faut le remercier. Il arrivera bien à nous vider de nous-mêmes à force de nous envahir de son Grand Amour... Vous avez compris que Jésus a bien fait ma retraite, à sa manière : les manières du bon Dieu sont bien les meilleures sans doute. Je crois que le Père Grou dit quelquefois cela : notre sanctification elle-même, nous la concevons d'une certaine manière, qui est trop la *nôtre*. Le bon Dieu s'attache à la contrarier jusqu'à ce qu'il obtienne l'acte de foi confiante de notre humilité : « O bon Jésus, faites-moi bien à votre goût, *non sicut ego, sed sicut tu !* » Quand le but est si divin, notre transformation en Jésus, que savons-nous des moyens ? »

L'impuissance physique, le dégoût intérieur prenaient alors une recrudescence nouvelle. Il note à la contemplation de l'agonie :

« *Tristis est anima mea !* O mon Dieu, voilà peut-être celui de vos mystères où vous me parlez plus profondément. Pourquoi, dites ? Me ferez-vous souvent le compagnon de votre agonie ? Me direz-vous souvent : *Sustinete hic et vigilate mecum*. Vous savez bien que je n'en suis pas digne. Mais, quand parfois vous m'avez dit cela, un peu, j'ai commencé à connaître votre amour et à croire que je finirai par vous aimer un peu... Et je comprendrai qu'il y a un bonheur ici-bas, celui de manquer de tout et de souffrir beaucoup par amour pour vous, mon Dieu ! »

En effet, l'âme ne connaissait plus qu'un cri dont toute cette retraite retentit : Vous, mon Dieu ! Vous ! Appel ardent, mais douloureux lui-même, car plus le dépouillement avançait, plus le désir de Dieu seul s'avivait, plus aussi le tourment de ne pas posséder devenait cuisant.

« Aller vers vous, mon Dieu, à tout prix, et dominer tout ce qui me retient, puisque vous m'appellez. Toute voix qui me dit de ne pas aller d'avoir peur et défiance, de craindre

et d'attendre, toute voix qui m'annonce que je n'arriverai pas à vous est un mensonge ; Sainte-Vierge, apprenez-moi ce qu'il faut faire de la désolation. »

Et c'est dans le *Deus, Deus meus*, du Calvaire qu'il se repose.

« Soif de manquer de tout, de n'avoir plus où s'appuyer et d'être ainsi suspendu entre le ciel et la terre pour avoir le droit de consoler le cœur du Bien-Aimé. »

Et le lendemain :

« O Jésus bienheureux, au nom de la joie que vous donnez aujourd'hui pour jamais au cœur de la Sainte Vierge, faites-moi le consolateur de vos frères. Vous m'avez appelé à cela, mais si mon cœur n'est pas surnaturel à fond, je ne pourrai pas ; c'est encore moi que je voudrai consoler dans les autres. Jésus, transformez mon cœur en votre cœur ; alors je comprendrai et je devinerai les tristesses, les difficultés, les craintes de vos frères, j'aurai la parole discrète et pacifiante qui fait lever les yeux vers vous, et la charité prodigue et dévouée qui ne pense plus à soi, mais à servir les autres. »

Il entendait donc nettement l'appel divin à se sacrifier davantage pour exercer ce rôle de consolateur, où nous savons qu'il excella. Sa voie était de plus en plus celle de l'abandon crucifié : l'impuissance où Dieu le plongeait durant ses retraites s'accompagnait de lumières et de grâces du premier ordre, mais sèches et sans joie. Lui qui aurait si bien le secret de prêcher la *crux inuncta*, la croix suave, ne la recevrait des mains de Dieu que rude et nue. Il ne demanderait jamais d'ailleurs autre chose, sinon la force :

« 12 septembre. Jésus, donnez-nous à manger de peur que nous ne tombions en route ».

La communion, la supplication toujours identique .

est son seul recours. La croix s'appesantit : ... *a servitute corporis, libera nos, Domine*¹ !

« 30 septembre. *O Domine, ostende nobis Patrem*² afin que nous soyons dépouillés de nous-mêmes pour vivre ravis en lui. O bon Jésus, *beneplacitum tuum* ; si c'est que je ne voie jamais ici-bas votre Père dans la joie, aidez-moi à dire toujours avec vous, *non mea voluntas, sed tua fiat*³.

« 8 décembre : *Voveo in Corde Mariæ Virginis Immaculatæ, sub patrocinio Sancti Joseph, beneplacitum tuum, Domine Jesu*⁴. »

« Dans cinq jours, écrit-il à un ami, Noël, *ut nascatur in summa paupertate et post famem, post sitim, post, etc... in cruce moriatur*⁵. Toujours la croix en est. Quand donc sera-t-elle notre préoccupation, notre désir, notre vie, comme elle a été la sienne ? Lorsqu'il n'y a pas dans un cœur la passion de la croix, comment croire que Jésus y vit à son aise, que le Saint-Esprit y fait son œuvre sans aucune gêne. Demandons à la Sainte Vierge de nous faire un cœur à son image, loyal dans l'abnégation, loyal pour voir et pour livrer tout ce qui ressemble à une propriété.

« Que le bon Dieu a été bon de me conduire ainsi ; avec mon caractère je me serais abandonné au plaisir de vivre *ma* vie, et le bon Dieu éteint, mortifie.

« 13 mai. O mon Dieu, faites-nous comprendre et goûter que le désintéressement est à la base de toute solide vertu et de toute fécondité apostolique. C'est pour cela que vous soumettez l'âme à tant d'épreuves, quand elle veut sérieusement vous aimer. Vous aussi, sérieusement, vous voulez la libérer et la grandir, et vous arrachez lentement toute complaisance en elle-même, jusqu'à ce qu'elle sorte enfin de son amour-

1. De la servitude du corps, délivrez-nous, Seigneur !

2. Seigneur, montrez-nous le Père (Jean, XIV, 8).

3. Non pas ma volonté, mais la vôtre (Luc. XXII, 42).

4. Dans le Cœur de Marie, la Vierge Immaculée, sous le patronage de Saint Joseph, je fais le vœu de votre bon plaisir, Seigneur Jésus.

5. ... Pour naître dans une extrême pauvreté, et, après la faim, après la soif..., etc.... mourir sur la croix (Exercices de Saint Ignace).

propre et ne veuille plus rien, même la *perfection*, que pour mieux accomplir *votre* bon plaisir.

« 20 mai. Éclairez-moi encore, ô mon Dieu, je ne suis pas désintéressé, c'est moi que je trouve au fond de mes désirs, même de perfection. Mon Dieu, aidez-moi à tirer ce fruit-là de la sécheresse, le détachement de l'amour-propre dans ce qu'il a de plus subtil et de plus tenace, l'attachement égoïste aux biens surnaturels.

« 8 juillet. Il faut bien que j'aie confiance en Jésus tout seul, tout le reste manque. O bon Jésus, quelle grâce de votre Cœur que ce dépouillement total et intérieur qui s'opère petit à petit dans l'indigence constatée, sentie, goûtée, de chaque jour. Mais aidez-nous à nous bien prêter sans réserve à l'action de votre Saint-Esprit. Donnez-nous, dans l'évanouissement de nos belles pensées, ce qu'il faut de lumière pour ne pas vous manquer de foi.

« 13 juillet. Toute une vie de sécheresse pour vous donner une âme, ô bon Jésus, ce n'est pas trop, n'est-ce pas ? »

Ainsi progressait le travail de la grâce, sans que les témoins de sa vie aient soupçonné les conduites intimes de Dieu. Extérieurement une délicieuse charité se prodiguait à tous, aux vieillards notamment, qu'il visitait avec tant de bonne grâce ; aux frères coadjuteurs, à qui il aimait porter les nouvelles ; à quiconque l'abordait en lui confiant une peine ; sans jamais rien de gourmé ni de raide, mais avec la plus souple adaptation au goût de chacun : écrivant toute une lettre en alexandrins pour amuser l'un, se livrant à des exercices de gymnastique suédoise que conseillait un autre, s'intéressant à tout sans que son « désintéressement » absolu pour le créé ne vint donner à ses complaisances cet air affecté dont les vertueux ont parfois la maladresse.

* * *

Malheureusement, les forces déclinaient tandis que l'année nouvelle augmentait le nombre des élèves. Il

en aurait vingt en première année, des provinces de Toulouse et de Champagne. Cette charge eût réclamé une tout autre puissance de travail. La question se posa de traitements étudiés par des spécialistes. Le Père Alexis ne les souhaita ni ne les demanda. Il commença de les subir, appréciant la charité des Supérieurs et recueillant avec joie tout ce que la Providence lui ménageait d'ennuis et de souffrances par les soins mêmes qu'il était obligé de prendre. Au mois de janvier, on l'envoya consulter à Louvain. Interrogatoires, auscultations, pesées, l'examen conclut à une « hypersécrétion acide avec atonie de l'estomac, maladie commune et généralement rebelle. Le docteur veut m'avoir huit jours à sa merci pour me tuyauter et siphoner l'estomac. Le Père Provincial a dit oui. » Le journal témoigne des sentiments dans lesquels il s'abandonne aux volontés des hommes.

« 12 janvier. Me voici, Seigneur, faites ce que bon vous semble. Aidez-moi seulement à bien vous aimer.

« 13 janvier. Mon Dieu, mon Dieu, guérissez-moi au moins de ma misère, ce qui m'empêcherait de vous rendre gloire. »

Une seconde fois, il est envoyé à Louvain. Il plaisante les multiples opérations de sondages, de lavages, auxquelles on le soumet :

« Tout cela est un peu encombrant pour une journée de religieux, mais si l'amour-propre en est un peu déconcerté, c'est un profit jamais à dédaigner. Pendant les heures de digestion, avec la faible lueur qui me sert d'esprit, je veille devant le Seigneur, priant pour les pêcheurs, ou bien je somnole, ce qui ne me change pas beaucoup, car je vérifie le mot du penseur : ma veille n'est qu'un sommeil plus léger. »

Muni d'appareils, de programmes d'alimentation détaillés, il revient à Florennes et se livre aux opérations prescrites avec une obéissance souriante, mais un peu désabusée. Il en note le résultat à son frère :

« Je ne vais pas plus mal de mon régime... je bois du lait couramment ; le digérer est autre chose. »

Une troisième fois, il regagne Louvain. Les nuits sont de plus en plus agitées, l'estomac de plus en plus inerte.

« Je dirai au médecin toute la vérité : c'est un homme raisonnable en qui j'ai toute la confiance qu'on peut avoir en un médecin, mais j'ai plus confiance encore en Saint Joseph, pour le cas où il plairait à Dieu de m'enlever cette infirmité. »

L'examen nouveau ne relève aucune ulcération. Le dernier mot de la science est qu'il doit « boire peu aux repas et prendre un repos prolongé pour la digestion... A peu près ce que je faisais auparavant », ajoute le Père.

L'été ne le trouve « ni mieux ni plus mal. »

Les Supérieurs ne se découragent pas cependant, ils veulent épuiser tous les moyens humains, et, cette fois, c'est à un éminent praticien de Dinant qu'on l'adresse :

« Il répondit très nettement, écrit le Père, qu'il n'y avait pas pour mon cas de traitement indiqué ni de cure spéciale. — *Allez à la campagne !* »

Le pauvre Père y était, à la campagne ! Il enregistra sans émoi ce verdict qui en disait long, et comme on lui ordonnait des injections de cacodylate de strichnine et de glycérophosphate de soude, il obéit encore. Il avait noté sur son journal :

« 9 au 17 février. Clinique-Louvain. *Ita, Pater, quoniam sic fuit planitum ante te* ¹ ».

C'était bien cela, en effet. Durant toute l'année, les mots : *Sume, dispone* ², étaient sans cesse revenus sous sa plume ; ce qu'il écrivait, il le vivait.

1. Soit, mon Père, puisqu'il vous a plu ainsi (Mat., XI, 26).

2. Prenez, disposez (Exercices de Saint Ignace).

Quand les assauts des ténèbres devenaient plus violents, son cœur reprenait inlassablement l'attitude de la confiance.

« 4 juin. — Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. Répéter cela à tort et à travers. Qu'Il sache enfin que je n'ai d'appui qu'en Lui, d'espoir, de joie, de force, qu'en Lui. Mon Dieu, vous voyez bien que tout le reste ne me fait rien, mais Vous ? »

Tout le mois se passe à redire la chère invocation.

« 10. — Jésus, je ne sais rien vous dire, mais alors d'autant plus : j'ai confiance en vous. Ne laissez jamais décliner ma confiance. Multipliez-la par ma misère. »

Et cependant, il s'interdisait comme une lâcheté de soupirer vers un soulagement futur.

« 6 juillet. — Veiller bien toujours à ce que rien, — ne fût-ce qu'un désir, une image consolante de l'avenir espéré, — ne ternisse la paix, la pureté de l'abandon complet au Cœur du bon Jésus. *Ipsi cura est de me*¹. *Fiat.* »

Une note résume les dispositions où il s'établit.

« A. M. D. G. 1907. Jésus, à Vous, à votre Cœur, j'ai tout donné, — disposez tout, disposez de tout ; moi, j'attends tout, je vous remercie de tout, surtout de la croix.

« Je vous ai donné vie, mort, consolations, souffrances, santé, maladie, études, apostolat..., ce que vous voudrez, comme vous voudrez, tant que vous voudrez.

« Spécialement : être prêtre ou mourir avant, être utile à la Compagnie ou toujours à charge, servir les âmes ou me soigner, savoir enfin prier ou toujours lutter sans succès ; et ainsi de tout ce qui me tient à cœur, même pour vous, ô bon Jésus, à vous le choix ; vie spirituelle ardente, efficace, en progrès constant, ou toujours impuissance et médiocrité malgré l'effort, —

1. Lui-même a soin de moi.

à vous le choix, bon Maître. J'attends tout, je renonce au droit de rien demander, de me soucier de rien, de m'occuper de rien, sinon accepter, remercier, me livrer. Jésus, donnez-moi seulement deux choses, au nom de la Sainte-Vierge : la grâce et la croix. J. M. J. »

On aura déjà remarqué le retour du sigle, J. M. J. : il termine en effet toute note, fût-elle d'une ligne, ou toute page écrite par le Père Alexis ; et ce n'était pas sans y mettre tout son cœur. C'est en prononçant ces trois noms bénis qu'il vécut ses dernières heures d'agonie, mais ils avaient été la respiration de toute sa vie. Nous avons déjà pu voir l'amour qu'il avait pour Jésus et Marie. Mais l'humble soumission de Saint Joseph au bon plaisir de Dieu, son dévouement silencieux à la grande œuvre de la Rédemption le lui avaient fait élire comme patron de choix. Il n'eut pas de repos qu'il n'eût communiqué aux siens la ferveur de sa dévotion. En cette année, il prit l'initiative de proposer à tous une solennelle consécration au chef de la Sainte Famille. Il pria son frère d'en arrêter le texte, et son vœu fut réalisé à Dijon ; désormais Saint Joseph serait « notre Père Saint Joseph » et c'est en ses mains que sans cesse il ferait remettre tous les intérêts, tous les soucis, toutes les joies de la famille. Le 19 mars devenait la fête, la fête principale, de tous. Ce triomphe de Saint Joseph fut une grande joie pour Alexis.

Un grand sacrifice approchait. Dans l'impuissance à l'apostolat où il se voyait condamné, la messe lui apparaissait de plus en plus comme son unique ministère pour le salut des âmes, comme aussi son unique travail pour la gloire du Père. Là du moins, en place de son incapacité à prier, il offrirait la prière de Jésus-Christ. Son regard cherchait dans l'avenir cette heure de monter à l'autel, après trois années de théologie bien longues pour sa santé épuisée. Mais une angoisse

le prenait alors, celle de voir ce seul rêve terrestre lui échapper. Des conovices l'avaient déjà précédé, les derniers retardataires seraient envoyés en théologie cette année. Et lui, quand donc ?... Inquiétude, souhait animés du plus pur amour, mais cela même n'était pas le seul abandon au bon plaisir divin. Il s'interdit d'y reposer un instant sa pensée : *Dispone !*

Et c'est ainsi qu'il entra dans la retraite préparatoire au « status », ou distribution des emplois pour l'année nouvelle.

* * *

La réponse de Dieu ne se fit pas attendre ; elle fut ce que méritait une telle générosité.

Dès les premières heures de tête à tête, le Père Alexis avait réitéré son offrande.

« *Deus meus et omnia !* »

« Mon Dieu, conduisez-moi ! Ne faites pas attention à mes idées, à mes désirs. De plus en plus, envahissez-moi tout entier : Dieu majestueux, réduisez-moi à ma nudité. — Je songe quelquefois à mon avenir avec inquiétude. Non, Seigneur, c'est vous, c'est votre bon plaisir souverain qui est le tout de mon avenir, comme de mon passé et de mon présent. — Mes plans de perfection, mon idéal de sainteté... mon Dieu, s'il vous plaît de les déjouer, de les bouleverser, *tu solus Dominus*, — débarrassez-vous de mon moi de néant, partout, et régnez seul. »

La seconde méditation accentue l'acte d'abandon :

« Suis-je bien à vos ordres, Dieu Souverain ? N'ai-je pas préféré dans mon cœur, pour aller à vous, une route à une autre ? Non, vous seul avez le choix du chemin : de ma part, ni désir, ni question, ni surprise. Vous m'engagez dans une route de ténèbres — il me semble qu'elle m'éloigne de vous, que ce

1. Mon Dieu et mon tout !

n'est plus même une route, mais un précipice et un abîme ; — ô mon souverain maître, augmentez assez ma foi pour que je me laisse tomber de bon cœur, sans même un regard d'inquiétude vers vous. — C'est cela être à vos ordres. Oh ! votre souverain domaine ! Les exigences insatiables de votre souveraine Majesté ! — Elle veut la dépendance, l'abandon total, la confiance héroïque, seule digne de l'amour infini. Mais aidez-moi, vous voyez bien que mes inquiétudes ne sont pas d'un cœur pleinement livré, pleinement sûr de celui qui le conduit. Mon Dieu, conduisez, aveuglez, égarez, perdez-moi en apparence, détruisez le moi qui craint et qui doute, puis, sur votre serviteur anéanti, — régnez seul. »

Et puis tout à coup, en tête de la troisième méditation, ces mots rapides :

« Pas écrire tant. Livrer tout à Dieu. Renoncement loyal, total pour la très aimante Majesté de mon Dieu.

« Abattu, inerte, — bien. Dieu gagne. »

Et désormais le ton change. Les notes étaient souvent nourries des pensées entendues à la chapelle. A présent, elles se font la sèche, la directe notation des suggestions divines. Un dépouillement nouveau s'opère. « Mais des réflexions si utiles, si essentielles », note-t-il ? *Deus, omnia*, voilà la réponse. La nudité de l'esprit s'accentuait, « la route de ténèbres » s'ouvrait, « non même plus une route, mais un précipice et un abîme ». A l'âme, il ne resterait plus qu'à s'y perdre : « Tout livrer, les yeux fermés et *couler à fond dans l'amour de Jésus*. » Tel, disait-il plus tard, un noyé qui ne sent aucun appui sous les pieds, qui ne trouve sous la main aucune épave où se tenir, qui éprouve l'horrible jeu des vagues le balançant jusqu'à ce qu'elles aient obtenu de lui le renoncement à la volonté de vivre, et que, vaincu, il consente à mourir. L'image exprime admirablement la conduite divine : contre le raidissement instinctif des forces naturelle

corps, esprit, volonté, qui voient toutes les créatures leur manquer successivement, le jeu divin — dont personne n'a parlé mieux sans doute que Saint Alphonse Rodriguez — le jeu divin cherche à obtenir de l'âme le désistement suprême, la défaite entière des ultimes résistances, pour que, murmurant l'*In manus tuas*, elle puisse s'abîmer dans l'Océan d'amour. « Celui qui perd son âme, la sauvera. »

* * *

Il serait beau, mais bien difficile, de suivre en détail le jeu divin dans l'âme d'Alexis. Tâchons d'en recueillir quelques traits.

La retraite continue :

« Indifférence, oui, mais poussée à fond, pas seulement les biens du corps, mais de l'âme, pas seulement les naturels, mais les surnaturels, tout ce qui est moyen au gré de Dieu.

« O Jésus, Dieu bien-aimé, si le moyen pour moi d'aller à votre gloire, c'est nuit, désert, faim et soif et abandon, vous m'aidez.

« Humilité, prière : la propriété est si tenace, le fond de l'âme si fermé à l'amour destructeur. *O dulcis hospes animæ* — oui, doux quand vous détruisez, car vous, l'amour, vous détruisez pour régner seul.

« Jésus, appelez-moi je ne vois rien, je n'entends rien. *Sonet vox tua* ¹.

« *Deus, Deus meus !* vous voyez comme je suis abandonné, ah ! c'est juste.

« Élevez-nous, mon Dieu, jusqu'à votre éternité. Renoncer aux saveurs périssables de la terre pour garder bien pur le goût de l'éternité.

« Succession, changement, tourbillon sans repos. Oh ! esclavage du temps, *quis me liberabit ?*

« Manifeste dans la vie des Saints, ce progrès vers la stabilité, l'indépendance du sommet de l'âme au-dessus des impres-

1. Que votre voix se fasse entendre (Cantique, II, 14).

sions d'ici-bas : on les sent peu à peu investis par l'éternité, par le Dieu éternel. O Dieu ! la liberté, la vérité, la stabilité en vous qui ne changez pas. *Omnipotens sempiterna Deus.*

« *Ave Maria.* O simplicité ! Sainte Vierge qui priez si bien, avec tant de simplicité, de dévouement, gardez-moi à genoux près de vous.

« ...Déchirement silencieux des plus intimes attaches, pour que l'œuvre du Père s'accomplisse à l'aise.

« Isolement universel — pour l'apôtre, prix du retour des âmes au Cœur de Dieu.

« *Deus, omnia.*

« ... Pour moi, une crainte dans ma vie, dominante et souveraine, comme l'amour dont elle est la forme défensive, crainte de perdre quelque chose de l'union possible avec Jésus.

« Mais ... sentiment si délicat pour mon cœur si grossier... O douce influence de ma Mère ! Formez mon cœur à ces viriles délicatesses.

« Jésus attend cette tradition parfaite, seule digne de lui dans une âme surtout choisie et cherchée par son Esprit. C'est le *oui* nuptial qui lui permet de dire vraiment cette âme son épouse.

« C'est donné, pleinement, à jamais ; ma vie à la discrétion de Jésus, — durée, facilité, valeur de ma vie, au choix de Jésus ; activité naturelle et surnaturelle, son intensité, son orientation, sa continuité, au choix de Jésus.

« Mais, ô mon Dieu, jamais reprendre... jamais, même par un petit mouvement du cœur, désir ou regret, ou jouissance, ou crainte... exproprié... Garder jalousement cette nudité de mon âme.

« Mon Dieu, lumière pour comprendre quelle complaisance vous mettez dans cette nudité du cœur, sagesse pour la goûter toujours, non par le sentiment, mais par le sens intime de la grâce.

« *Regina caeli, laetare* — trois jours après la croix. Oh ! patience, les trois jours de la vie sont bien courts.

« Ma Mère, unissez toute ma vie à cette journée de solitude et de foi où vous attendiez la résurrection de votre Bien-Aimé — que pouviez-vous goûter des choses de la terre ? Voilà le secret, pour moi, de la liberté du cœur tout entier obsédé de

Jésus — le cœur, l'esprit, l'imagination ; — alors, plus de prix aux créatures, — ce qui ne parle pas du Bien-Aimé n'existe plus, — *O bone Jesu, quando eris mihi omnia in omnibus* ?

« Au ciel enfin : *Deus omnia*. Ici-bas, sans jouir encore de Dieu, ne vouloir jouir de rien autre. »

* * *

La retraite était terminée. Alexis reçut la nouvelle qu'il était maintenu à Florennes. « Mon grand bonheur, écrivait-il, d'être dans la volonté de Dieu. » Et ce fut tout.

Cependant la bonté de son Père Recteur, s'attristant de sa santé toujours moins résistante, le débarrasse de plusieurs petites charges, puis cherche de tous côtés une voie de guérison. Il se soumet aux plus humbles remèdes et aux plus savants. On lui fait prendre des pilules Pink ? Il se contentera d'écrire à son frère qu'elles n'ont rien : « ...roduit ». On l'envoie à une sommité lilloise ? Va pour Lille ! Sur ces entre-faites, la grippe, « ma sœur la grippe », l'accable. Il attend le retour des forces que requiert le voyage, puis se rend à Lille. Nouveau régime, nouvelles prescriptions, hypophosphine, citrosodine, arrhénal, soit ! On l'expédie à Boulogne essayer ce traitement. Il s'y met. L'air vif de la mer est incontestablement le meilleur remède, « mais, je crois que le sujet est corrompu », écrit-il. On le fait revenir à Lille, puis à Florennes, astreint à une « vie animale ». Il y reprend un peu de poids, acheté par une inaction absolue. L'année s'achève « elle n'a pas apporté la guérison », mais voici une grande joie : l'ordination de son frère Paul et, pour lui-même, la Théologie.

« 15 août. — Enghien. Assomption. *Domine in verbo tuo* —

1. O bon Jésus, quand serez-vous pour moi tout en tout ?

prenez mon cœur pour n'importe quoi qui vous plaise, emportez mon cœur avec celui de ma Mère. Mais d'abord, aidez-moi à l'assomption du Calvaire, le cœur enlevé à toute joie ici-bas. *Deus meus !* »

La retraite se réduit de plus en plus à attendre Dieu.

« O Sainte Trinité, — à vous d'agir : moi, silence, paix, et me livrer.

« Mais ne tenir à rien, laisser tout se rompre, tout s'éloigner, tout manquer. Rester seul au rendez-vous divin. Et si vous tardez, ô Saint-Esprit, patienter bien seul, pas un regard vers ce qui occuperait le cœur ; — solitude — désert ou Gethsémani — *Domine, adauge nobis fidem* ¹.

« De vous, je ne vois rien, je ne sens rien, — invisible présence, action insensible — tout dans la foi. C'est le sensible qui m'a fait pécher, matière de ma préférence sacrilège, maintenant matière de mon sacrifice. Un Dieu insaisissable et toute ma vie à la merci de son action, — et son action déconcertant tous les désirs de ma vie. — Joie, abandon, moi tout isolé, appartenant absolument à vous tout seul pour être le jouet aveugle de votre bon plaisir.

« Détruisez, — donnez courage et paix pour laisser détruire pas seulement le péché, mais tous ses complices.

« Moi, les yeux fermés, — et quand je sens une destruction nouvelle, — joie paisible ; c'est un complice du péché, c'est un ennemi du Saint des Saints qui disparaît. — O Jésus, — Dieu destructeur, — Dieu vivant, — je vous adore.

« O mon Jésus, vous vous cachez. Soit ! mais je sais où vous atteindre. — *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus minimis, mihi fecistis* ². Là je vous vois, je vous touche, je vous aide.

« Ressource perpétuelle de la charité, quand elle cherche Dieu dans la désolation. Elle peut toujours aider le prochain, si peu que ce soit. — Libéralité du Bien-Aimé, qui se met ainsi à la portée de nos caresses, de nos services. — Tant que

1. Seigneur, augmentez en nous la foi (Luc, XVII, 5).

2. Tout ce que vous avez fait à l'un de ces tout petits, mes frères c'est à moi que vous l'avez fait. (Mat., XXV, 40).

sa parole n'aura pas été effacée, voilà l'homme à la poursuite de l'homme, sûr d'atteindre Jésus, de lui faire plaisir, de le servir en personne dans son frère. J. M. J. »

Ainsi la charité fleurissait magnifique dans ce cœur et, grâce à elle, le Dieu qui se dérobait à l'étreinte, il le saisisrait malgré lui dans ses frères.

CHAPITRE IV

La Préparation au Sacerdoce

1908-1912

Les fêtes de l'ordination de son frère furent comme une anticipation des années futures, de ces trois années de théologie, qui lui apparaissaient, hélas ! « comme trois montagnes indéfinies à gravir. » La famille réunie vivait « dans la communion quotidienne » reçue des mains du premier prêtre. Alexis se donnait délicieusement à tous, sans que rien des peines intérieures pût jamais se trahir. Les Supérieurs, fort préoccupés de lui assurer un minimum de travail intellectuel nécessaire à l'apostolat prochain, résolurent de nouvelles tentatives pour améliorer sa santé. Il n'était bruit que des cures faites à Lausanne. Plusieurs Pères s'y trouvaient déjà. On l'envoya les rejoindre à cette maison de Boiscerf, qui le recevrait si souvent désormais.

« Je suis donc avec le Père B. à un nouveau régime. Les quatre premiers jours, le poids a gagné 1800 grammes ; depuis, cela monte encore insensiblement, mais le point important est encore à gagner. Le médecin a bon espoir, comme tous les autres ; et moi, je ne désespère pas. Mais je tâche de bien vivre de la volonté de Dieu... »

Huit jours plus tard, il a gagné sept livres, mais les digestions demeurent très laborieuses : « Je gagne un peu en simplicité et j'entre mieux dans la volonté de Dieu. »

Au terme des vacances, il rejoignit Enghien, avec ordre de continuer strictement son régime. « Hélas ! le régime ne touche pas à la vie commune, — mais il y mènera, j'espère. » Malheureusement, dans une grande maison, on ne pouvait, malgré tout le soin et toute la charité possibles, lui donner que de manière imparfaite la cuisine très simple, mais très rigoureuse prescrite à Lausanne.

Il écrivait en février :

« Sans aller plus mal, je ne vais pas très bien ; il y a des changements de temps... et la Providence du bon Dieu tient à me préserver de la vie « facile ». Il faut bien la remercier, car si j'allais bien, je n'aurais probablement pas ce qu'il faut pour m'en préserver moi-même, et l'on a tant besoin d'être toujours ramené à la vérité surnaturelle par le sentiment du déficit essentiel de tout ce qui ne l'est pas ! Heureusement, Notre-Seigneur daigne y être intéressé bien plus que nous encore, car il a, bien plus dévorante que nous, la soif de rendre gloire à la Sainte Trinité. Il faut donc recommencer toujours à dilater notre confiance : prendre conscience, par la foi, des ambitions qu'il a conçues pour nous et de sa Toute-Puissance à les réaliser, s'il nous trouve dépouillés et croyants. Demain, à la Sainte-Vierge, demandons cela. »

« Voilà que nous avons commencé le traité de la grâce actuelle, mais il y a tant de divisions, de distinctions, de discussions, que vraiment c'est pour la dévotion comme certaines saisons d'eau pour la santé : on n'éprouve sur le moment qu'un immense accablement, et le profit ne vient qu'après. Et la Sainte Trinité ! hélas ! hélas ! en sortant d'une classe où l'on a parlé toute une heure des Trois Personnes divines, si l'on se met à réciter le *Gloria Patri*, il semble qu'on change de pays et même de monde ; mais après, bien après, quand tout l'appareil technique, le matériel abstrait se sont effacés, et que la substance qu'ils déguisent s'est fondue dans l'âme pour enrichir

sa foi, on remercie Dieu et aussitôt on le supplie instamment de garder à l'âme cette attitude du petit enfant à qui sont promises les révélations divines. Je comprends mieux que jamais ce que dit l'*Imitation*, que Dieu donne en un instant, au cœur qui le cherche dans l'humilité, bien plus que l'esprit ne peut acquérir en dix ans d'études ou d'industries personnelles.

« L'autre jour, par accident, je suis tombé dans Hurter sur une citation de l'*Imitation* à propos de la grâce actuelle nécessaire à tous et à tout dans l'ordre surnaturel : (*homines*) *pulcherrime dicunt, sed te tacente cor non accendunt* ¹ — cela rafraîchit ; — ne croyez pas tout de même, que je néglige ou déprécie la *Science*, je la demande au bon Dieu de toutes mes forces pour vous, pour moi, pour tous les apôtres, et je tâche d'en prendre ce que le bon Dieu permet — *Cognoscam — ut amem... et amare faciam* ². »

Le retour annuel de la grippe dénonçait le peu de résistance du tempérament et l'accusait encore. « Tout en gré », ce fut la seule observation.

Une grande joie lui vint de l'entrée au noviciat de son dernier frère, sacrifié courageusement par ses parents. Il l'avait, au collège, entouré de ses conseils ; il le remettait maintenant avec bonheur aux mains de la Compagnie. Cependant il multipliait auprès de sa mère les plus attentives consolations, rendues plus nécessaires encore par le départ de son unique fille, que Dieu destinait à fonder un de ces beaux foyers chrétiens où se reposent les complaisances du ciel.

En mai, il active le plus vaillamment possible les répétitions de dogme et de morale. « Les forces sont misérables », dit-il, et sans doute lui faudra-t-il retourner en Suisse. En effet, aussitôt les examens passés, les Supérieurs le renvoyèrent à Boiscerf.

¹ Les hommes disent de très belles choses, mais, si vous vous taisez, ils n'enflamment pas le cœur.

² Que je le connaisse..., afin de l'aimer..., et de le faire aimer.

Le médecin lui trouve « l'estomac assez descendu, le reste en bon état ; il espère qu'en six ou huit mois la besace aura remonté... en attendant, le lit jusqu'après déjeuner, cela pour un mois, donc pas de messe ; — heureusement mon compagnon m'apporte la Communion. Je suis incapable de rien faire, même souffrir — *jumentum*, — mais au moins, je tâche de compenser par une acceptation de première classe. Aidez-moi.

« Le docteur m'a promis qu'après plusieurs mois de régime je serai guéri. Bien que le refrain soit connu, rien n'empêche qu'il ne se vérifie, une fois par hasard, dans le cas où Dieu le permettrait. Ainsi, espérons.

« Il me promet la guérison : c'est une ptose stomachale datant de mon enfance, avec entérite consécutive ; partie la ptose, tout partira très vite. Il a même dit qu'une opération, si j'y tenais, me remettrait en quinze jours. Sinon, je dois suivre le régime strict encore quelques mois, et probablement en 8 ou 9 mois je serai guéri ? — Prie tout de même le bienheureux curé d'Ars... s'il voulait abrégér. »

La docilité obtenait un progrès tout au moins de quelques livres, suffisant pour affronter le « second régime. » Le docteur promettait « la vie commune pour la fin de l'année ».

Le Père Alexis fit sa retraite : « Il m'en reste, disait-il, une chose consolante, le sentiment paisible, mais plus profond que jamais, de ma misère. — Qu'il fait bon vivre suspendu à Dieu avec toujours de l'eau qui cède sous les pieds ! » Puis en octobre il revint suivre ses cours. On établit pour les malades de la communauté une table particulière. Le Père Alexis mit dans ce petit cercle le rayonnement de sa charité sereine ; elle y était d'autant plus nécessaire que des malades vivant toujours ensemble n'ont pas les horizons très roses ni la patience fort aisée. De lui ne sortit pas une plainte ; s'il donnait régulièrement, longuement, de

ses nouvelles aux siens, c'est qu'on le souhaitait ; il précisait tous les détails, les accidents survenus, mais tout comme s'il se fut agi d'un étranger, et ne manquant jamais la finesse d'un mot plaisant.

* *

Cependant, si l'âme s'abandonnait elle aussi au traitement de Dieu, elle ne fut pas sans éprouver quelque incertitude sur les voies où elle se trouvait entraînée. Son impuissance à prier n'était-elle point due à son manque d'énergie ? Il prenait courageusement les plus humbles moyens, mais il lui semblait toujours qu'il y avait de sa faute. Il s'adressait alors à la pitié de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge.

« 2 novembre. Donnez-nous, ô mon Dieu, l'impression vivante de ce désir qui soulève tout le Purgatoire vers vous, et absorbe tellement la vie que nul autre désir ne trouve une goutte de sève pour ses racines.

« 6 nov. Sainte-Vierge, bien patiemment, apprenez-moi l'oraison, élevez mon âme en l'attirant près de la vôtre, inclinez vers moi la miséricorde du bon Dieu. Faites-moi goûter qu'il est bon de tout quitter et soi-même, pour appartenir à Celui qui parle dans la solitude. »

Positivement, il croyait ne pas prier. Son oraison tient en ces mots :

« 8 nov. Aux pieds de Jésus, des larmes, en silence. *Miserere mei Deus, amplius lava me* ¹.

« 21 nov. *Domine, ego scio quia amas me* ².

Humblement il mendie les Saints.

« 21 nov. Bienheureuse Jeanne d'Arc. Des âmes indépendantes et dévouées jusqu'à la fin, larges et loyales et entraî-

1. Ayez pitié de moi, mon Dieu. Purifiez-moi davantage (Ps. 50).

2. Seigneur, je sais que vous m'aimez.

nant dans la loyauté les âmes qui nous approchent, et confiantes, dans la simplicité de la foi.

« 30 nov. Saint André. La grâce d'aimer beaucoup Jésus, tout simplement, solution pour tout.

« 29 janvier. Gagner comme l'huile et fortifier comme elle aussi. (Fête de Saint François de Sales).

« 19 mars. Le plus simple et le plus grand des Saints, oh ! simplifiez-nous pour vivre divinement.

« 10 avril. Oh ! Saint Joseph, faites régner en nous la paix de votre pensée. »

Et par-dessus tout, la Sainte Vierge, sans cesse, en toute occasion, pour toute grâce, mais surtout la pureté de Jésus :

« 1^{er} décembre. O Immaculée, de la pureté pour consoler le Cœur de Jésus outragé partout.

« 4 janvier. *Maria Mater gratiae, duc nos quo tendimus* ¹!

« 21 mai. Où vous contempler, ô Sainte Trinité, sinon dans votre lis immaculé ? *Ave candidum lilium Trinitatis* ². Que nos yeux se purifient à cette blancheur. *Domine, ut videam* ³. »

Dans le désarroi des sens et de l'esprit, il s'interrogeait sur la route où il continuait de marcher. Des conseillers de grande autorité l'encourageaient sans arriver à lever le voile des conduites divines. Dieu lui fit comprendre qu'il ne devait plus attendre des créatures ce que lui seul se réservait de donner quand il le jugerait bon.

Un jour, la nouvelle lui fut apportée du prochain passage de son Père Spirituel de philosophie, et comme à ce moment les ténèbres avaient redoublé, il conçut le vif désir de recevoir les conseils de celui qui avait jadis si sûrement orienté sa vie. Le Père vint, salua en récréation le Père Alexis, mais reçut tant d'autres

1. Marie, Mère de grâce, conduisez-nous là où tendent nos cœurs.

2. Salut, blanc lis de la Trinité.

3. Seigneur, faites que je voie ! (Luc, XVIII, 41).

visites que l'entrevue fut rendue impossible. Comme après son départ, le Père Alexis disait au bon Dieu sa tristesse, il sentit Notre-Seigneur très présent à son âme lui dire : « Est-ce que je ne te suffis pas ? » Ce ne fut qu'un éclair et la nuit vint le ressaisir, mais le cœur portait un nouveau courage pour tout souffrir. Oui, Jésus lui suffirait.

« 18 décembre. L'attendre, mais n'attendre qu'une chose de Lui, la grâce de mieux le contenter toujours.

« 3 janvier. *Domine Jesu, da refrigerium* ¹, pour goûter toujours vos mystères avec une âme d'enfant.

« 10. — *Fuge* — la patrie de tout ce que tu aimes naturellement, mais emporte Jésus et sa Mère. Seigneur, la force d'être toujours en fuite.

« 11. — La force, — pour tenir bon dans votre solitude, même quand vous aussi disparaissiez. Mais, Seigneur, daignez apparaître aux âmes faibles, et fortifier la foi des autres.

« 4 février. Ne pas vouloir être consolé, pour pouvoir mieux consoler des âmes.

« 28 avril. C'est cela, ô Jésus, prenez ma main d'aveugle et conduisez-moi loin des créatures, là où vous êtes seul toute la vie de l'âme.

« 5 juin. La grâce de vous chercher toujours ! »

* * *

Aussitôt les examens, on le renvoya encore à Lausanne. Le docteur affirmait des progrès réels, assurait toujours la guérison, prescrivait le « troisième régime » avec les exercices de canotage en chambre, les massages d'estomac. Les mêmes inerties cependant persistaient.

« Du reste, écrivait le Père, le médecin dit que ce n'est rien, que Pasteur ruminait, et que cela ne l'a pas empêché de devenir intelligent. »

Ces encouragements avaient auprès de lui la valeur

1. Seigneur, rafraîchissez-moi.

qu'on devine. Il obéissait selon la règle, mais sans illusion. La retraite préparatoire aux ordinations sacerdotales approchait, il eut la consolation de pouvoir rejoindre Enghien pour recevoir la bénédiction des nouveaux prêtres.

Ces journées furent cependant laborieuses. Un doute mettait toujours à la torture la délicatesse de son âme : était-il sincère dans son amour de Dieu, de Dieu seul ?

« Pas de sincérité parfaite tant qu'il reste, si secret que ce soit, désir, attache, complaisance à ce qui n'est pas purement bon plaisir de Dieu ; — signe que la sincérité n'est pas parfaite, c'est que le contentement n'est pas absolu. »

Il s'interrogeait alors douloureusement, mais le regard se perdait dans la nuit intérieure.

« Jésus, éclairez le fond d'où sortent ces actes à moitié conscients, à moitié voulus, qui entretiennent l'obscurité ; obligez-les à se trahir, sans vous offenser, et montrez-les moi, ces inclinations secrètes, inaperçues, dont la chair et l'âme sont imprégnées ; — quel désordre en moi ! Je n'y vois rien qu'un désir de voir dont je dois suspecter la sincérité, et une impuissance universelle qui est peut-être affectée comme prétexte facile à l'inaction. — Mais vous, Seigneur, — faites-moi voir, dans la mesure où c'est bon pour mon âme, et pour le reste, je l'abandonne à vous.

« O mon Dieu ! s'il y a en mon âme un coin de vérité, c'est de là que je prie vers vous. »

Puis c'est de nouveau son impuissance à prier qui le tourmente :

« Aidez-moi à vous parler ; — le grand défaut de ma vie est là. Je n'ai pas assez l'esprit et le cœur occupés de vous, en mouvement vers vous. Je me traîne inerte, occupé et absorbé par l'occupation ou l'impression du moment. — Il y a là de la faiblesse physique. — mais autre chose, — oh ! dites-moi quoi — aidez-moi à l'ôter. Inspirez-moi ce qu'il faut faire,

l'immolation qu'il faut ajouter à ma prière, pour qu'enfin vous cédiez au désir infini qui vous presse de m'exaucer.

« O bienheureux Vianey, laissez-moi vous parler, écoutez-moi comme vous écoutiez les pécheurs — vous voyez que je suis pécheur. Je ne trouve pas le bon Dieu, j'ai laissé mon esprit se dissiper dans ses vaines curiosités, et mon cœur s'est engourdi ; maintenant je veux le chercher et je ne sais même plus le chercher. Comprenez-vous ce que c'est, vous qui le possédiez toujours, captivé par votre pureté souffrante et votre humilité en prière ? — Dieu absent d'une âme de religieux ! de quoi vivra-t-elle ? A qui parler ? Comment trouver le courage de vivre et de marcher, quand le compagnon, le seul compagnon n'est pas là ? — Regardez aussi mon cœur, regardez qu'au fond il n'est même plus sûr de chercher sincèrement, de souffrir sincèrement ; ô âme sincère et profonde, qui viviez tout entière exposée au regard de Dieu, délivrez-moi de mes obscurités, celles au moins qui déplaisent au bon Dieu ; rappelez-moi par l'a. b. c. la langue qu'il faut parler au bon Dieu, prenez en pitié ma pauvre vie que je vous ai consacrée pour la préparer au sacerdoce. Je vous en prie, si vous avez gardé là-haut votre cœur compatissant, priez bien pour moi, que je retrouve enfin celui sans lequel vous-même avec tout votre courage, vous n'auriez pas supporté une minute de cette vie, sans tomber en agonie.

« Union à Jésus. — Le voulez-vous, Seigneur ? Est-ce bien vous qui me poussez là, qui me montrez là le centre de mes efforts, le tout de ma vie ? *Domine, quid me vis facere* ? — pour être uni à vous, me tenir l'imagination dans un détachement rigoureux de tout ce qui pourrait annoncer de loin une souillure, — pour être uni à vous, prier, prier, employer doucement et fermement tout ce que j'ai d'industrie, provoquer et développer par un exercice progressif le peu que j'ai de volonté, aimer ce qui froisse en moi quelque chose, parce que cela m'unit à vous ; — dans l'union à vous puiser l'abandon aux conduites les plus déconcertantes de la bonne Providence.

Le souvenir des âmes, que ses sacrifices peuvent

1. Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? (Actes des Apôtres IX, 6).

sauver, le ranime, puis surtout la contemplation de Gethsémani lui redonne du cœur :

« Je veux me souvenir que par amour pour moi, vous avez goûté l'abandon universel et l'isolement du cœur, que ni de la terre ni du ciel, aucune consolation ne vous est venue quand vous avez crié : *Deus meus !* — Et moi, vous m'avez entouré de consolations ; — vous avez guidé vers moi la charité fraternelle ; à vos amis les plus chers, vous avez dit une parole pour moi ; — mais préservez mon cœur de s'y reposer, et d'oublier, ne fût-ce qu'un instant, l'austérité qu'il vous a vouée, depuis le jour où il vous a rencontré dans votre abandon de la croix. — O mon Dieu, un peu de vrai amour, pour prendre conscience de cet office de consolateur qui m'appartient auprès de vous d'abord. Si vous gardez mon âme au-dessus des consolations dans votre isolement, alors je saurai consoler les âmes. »

L'effort vers la confiance domine la fin de la retraite, et l'angoisse s'apaise en ce mot :

« Sincèrement, la chose dont je suis sûr en moi, c'est que je suis malheureux de ne pas vous aimer. — Et si vous voulez, Seigneur, avoir pitié de moi, faites que tout le monde vous aime pour vous consoler. »

Enfin, la suavité du colloque final l'emporte sur toutes les amertumes :

« *Loquere, Domine, quia audit servus tuus .*

« La Paix — reste donc aveugle et crois à mon Cœur — tu ne seras qu'un enfant jamais, — c'est mon bon plaisir, — marche comme un enfant, sans savoir, sans prétendre, — c'est moi, ton Tout. Regarde-moi, souris, je suis ton père et ta mère, je suis ton Dieu qui t'aime, — je veux que savoir cela te suffise. que sera demain ? Ce que mon Cœur le fera, — Et tous les jours qui suivront ? — Ce que mon Cœur les fera. — ce n'est plus toi, c'est moi qui conduis, — aime-moi comme cela, —

1. Parlez, Seigneur ; votre serviteur écoute (1^{er} livre des Rois, III, 10).

sans tant de mystères, dans la simplicité, — n'es-tu pas bien heureux d'être mon petit enfant aveugle ?

« Mon Dieu, ô ma douce Lumière ! »

* * *

Malgré l'apaisement des derniers jours, une nouvelle phase de l'épreuve s'était ouverte : ceux à qui il fut donné alors de pénétrer dans le secret du Père Alexis disent qu'elle fut cruelle. Le doute sur la sincérité de son amour devenait tenace. Il ne pouvait trouver la cause de son impuissance à prier et l'imputait à des résistances cachées de l'égoïsme ou à des lâchetés inconscientes. Celui qu'il consulta dans ce trouble, directeur d'une longue et délicate expérience des âmes travaillées par Dieu, tenta de le rassurer et l'engagea à ne point se tourmenter de sa sécheresse dans la prière ; ce n'est qu'après la mort du Père Alexis qu'ayant plus clairement pénétré son âme, il se rendit compte que cette nuit était l'œuvre même de Dieu. Il regretta alors de ne lui avoir pas assez conseillé l'abandon serein à l'action qu'il n'avait qu'à subir.

Dieu le voulait ainsi ; il avait pris à la lettre l'offre généreuse qui renonçait à toute consolation pour pouvoir consoler les autres. Non seulement les charités qui se multipliaient envers sa pauvre santé n'aboutissaient qu'à plus de souffrances, mais tous les essais de soulagements affectueux se tournaient à un redoublement des peines intérieures. Ceux qui l'approchèrent le plus durant cette période eurent nettement l'impression qu'une impitoyable jalousie veillait autour de cette âme qui avait osé s'offrir à partager l'isolement et l'abandon de Jésus-Christ.

Son seul réconfort était la Communion.

« 30 août. Le baiser du matin, que la journée en soit embaumée ! »

Quant au reste, il s'en remettait à l'amour de Jésus-Christ, à son Cœur à qui journellement il redisait sa soif de le voir et sa confiance.

« 31 octobre. Mon Dieu, donnez-moi ce qu'il faut pour que vous puissiez jouer avec moi comme avec Saint Alphonse.

« *Quem amas... ecce infirmatur* ¹, — ô Jésus, voyez notre pauvreté d'amour, vous ne pouvez pas dire que cette maladie serve, en se prolongeant, à glorifier Dieu — *Domine, si vis* ² »

Et plus tard :

« Si mon impuissance à aimer vous glorifie encore, ô mon Dieu, laissez-la moi, mais sinon, sauvez-moi. »

Mais toujours demeure au fond de l'âme le goût amer de sa corruption :

« 7 mars. Cette conscience de ma corruption à la source, de l'absence à la racine de mon caractère de tout ce qui est force, largeur, loyauté, élévation ; cette conscience de ma bassesse d'âme, de mon étroitesse de cœur, — et comme d'un mal qui est par ma faute et maintenant inguérissable ici-bas, — cette conscience, renouvelée par les mesquineries de chaque jour, désolante, — l'admettre, — et pourtant l'oublier toujours, — l'abandonner à votre Cœur. N'en garder que le sens de l'humilité, la brûlure intérieure de l'humilité, — mais la confiance. »

Cependant le sacerdoce approchait. L'ordination au sous-diaconat, en lui mettant en main le bréviaire, fut une grande douceur. L'office divin fournirait à son âme l'expression incessante de son aspiration vers Dieu, ses psaumes des petites heures notamment seraient sa prière de « recours », celle de toutes les impuissances et du besoin de Dieu. Mais c'est vers le Saint Sacrifice évidemment que par-dessus tout se tendait son attente.

« 29 juillet. *Veni, Domine Jesu, veni*,³ — nous n'avons plus

1. Celui que vous aimez... est malade (Jean, XI, 3).

2. Seigneur, si vous voulez... (Luc, V, 12).

3. Venez, Seigneur Jésus, venez...

de patience, — et pourtant peur. — *Rex tuus venit ad te mansuetus, — o fili Mariæ !* »

La retraite ne fut que cette attente, plus simple que jamais. Dans son sacrifice total à Jésus, il en venait à ne plus mendier qu'une faveur : « Savoir du moins Jésus content. » Le doute sur ce point était plus pénible qu'aucun autre. Il suppliait Dieu de ne pas lui refuser cela : « Y mettre le prix, de bon cœur ; attendre, dans le désert, sur la croix, attendre qu'il le laisse comprendre. Il sera content si les âmes ne trouvent que Jésus en nous. Jésus, le courage de laisser détruire tout ce qui est moi, afin que les âmes ne trouvent plus que vous en moi.

« Être toujours en sacrifice à Dieu par l'immolation de la prière.

« Être toujours en nourriture aux âmes par l'immolation de la charité.

« Être toujours le bon plaisir vivant, amoureux, confiant, abandonné, le bon plaisir de la Sainte Trinité bienheureuse.

« Jésus, vivez en nous. Vivez votre divine douleur, pour que nous soyons impuissants à jouir hors de vous — et votre joie divine, pour dominer, transfigurer toutes nos douleurs. — Absorbez-nous dans la paix intense où la Sainte Trinité vous unit à elle. O Sainte Trinité ! »

*
*
*

L'ordination fut la croix toute pure. La pensée des âmes pour lesquelles il était fait prêtre, auxquelles il se devait donner plus que jamais en nourriture, fut sa seule consolation.

Depuis des années, il se sentait chargé de ce *ministerium consolandi* ², que Saint Ignace contemple dans

1, Ton Roi vient à toi, plein de douceur, ô fils de Marie ! (Mat., XXI, 5).

2. Office de consolateur.

Jésus-Christ ressuscité. Personne comme lui ne sut en effet comprendre toutes les peines, y sympathiser franchement, y verser plus doucement l'huile et le vin. Et ce n'étaient pas seulement les deuils, les maladies, les insuccès qu'il entourait de sa pitié ; sans jamais qu'il l'eût cherché, c'étaient les cœurs tentés de révolte, les esprits atteints d'amertume qui s'étaient sentis attirés par le charme de sa sérénité et avaient trouvé auprès de lui, sans le lui dire souvent, le salut.

Lors de son ordination, des diverses provinces de France, de Chine comme d'Égypte ou de Madagascar, pour la première fois, l'aveu de la reconnaissance osait s'exprimer au nouveau prêtre :

« Que Notre-Seigneur vous remercie comme fait à Lui de tout ce que vous avez été pour moi. Je puis bien vous le dire e jour de votre prêtrise, vous avez été une des grandes grâces de ma vie.

Un autre écrivait :

« J'éprouve une joie particulière à vous voir ordonné le 27 août, le même jour que moi, à six ans d'intervalle... Maintenant que vous voici riche et puissant, oubliez moins que jamais ceux qui peinent et ceux qui souffrent, ceux dont la vie est faite de très durs déboires et d'amertumes sans fin, ceux qui sont dans le danger. Je suis sûr que votre chère amitié toujours si fidèle, ne me délaissera pas, elle m'apportera le réconfort et l'apaisement. Je n'en dis pas davantage aujourd'hui sur ce point ; Dieu me garde d'assombrir vos beaux jours ; mais aussi comment dans ma détresse ne pas réclamer votre aide ? Vous me connaissez assez pour comprendre tout. Près de vous, je me mets à genoux, mon Père, vous qui par le dévouement l'êtes depuis si longtemps, et je vous demande de me donner votre première bénédiction sacerdotale. »

Combien nous pourrions multiplier ces témoignages, si le Père Alexis n'avait aussitôt détruit ces lettres !

Lui cherchait dans la seule étreinte de Jésus en croix et dans les bras du Père son unique recours :

« Un seul contact de votre infinie Sainteté — quelle empreinte sur la substance de mon âme ! — Vous, le vivant qui animez mon âme, préparez-la et puis laissez-lui goûter votre contact, pour que vous soyez enfin glorifié en elle. — Préparez-la aussi longtemps, aussi sanglante qu'il faut, aussi anéantie ; mais, votre contact, le jet de votre vie qui bouillonne en elle de votre sein profond, ô Sainte Trinité !... Captez-la enfin, immobilisez son amour dans l'élan toujours plus éperdu vers la profondeur de votre sein, là où le Verbe échange avec vous la caresse éternelle qui est le Saint-Esprit, là où vous contemplez l'éternelle image de votre pauvre créature, dans le Verbe.

« Jésus, absorbez-moi en vous, paralysez toute sensibilité au créé comme tel, éteignez tous mes regards extérieurs, tous mouvements de l'être qui s'éveillent à l'appel du créé, anéantissez ; mais vivez en moi votre regard de virginale simplicité vers la face du Père, votre élan paisible comme un rayon du soir. »

Un de ses plus intimes amis, le Père Jules Humbert, lui avait écrit pour son ordination : « Jouissez de Lui à l'aveugle et laissez-vous absorber, ravir par la joie de de l'aimer. Cédez à sa jalousie qui exige un amour unique ; oubliez tout ce qui n'est pas Lui ; confiez-lui le soin d'avoir pour vous du cœur, de la mémoire, et qu'ainsi l'amour exclusif que vous lui vouerez ne soit pas un obstacle à l'amour de votre prochain. » Cette crainte, justifiée par ce qu'ont d'inhumain trop de vies soucieuses de perfection, était dans le cas présent mal fondée. Comme tous les vrais amis de Dieu, plus le cœur se réservait à l'amour unique, plus il s'épanchait délicieusement sur les membres de Jésus-Christ venus mendier la compassion.

* * *

La fatigue des fêtes avait été évidemment très lourde. Le P. Recteur prit l'initiative d'envoyer le Père Alexis se reposer à la chère École Apostolique de Thieu. Nul choix ne pouvait être plus heureux.

CHAPITRE V

Le Sacerdoce. Le Troisième An

1911-1913

Ordonné Prêtre de Jésus-Christ, il ne restait plus au Père Alexis que de reproduire celui qu'il portait dans ses mains. La formule de l'Église — *imitamini quod tractatis* ¹ — exprimerait plus que jamais la substance de son effort.

Avant de lui demander de se distribuer à longueur de journée aux besoins de ses frères, Dieu voulait qu'il prît cependant plus entièrement conscience de ce devoir. La quatrième année de Théologie et la troisième année de noviciat, par laquelle Saint Ignace couronne la formation de ses enfants, furent tout occupées de ce travail intérieur.

A peine de retour à Enghien, il y fut sollicité par un de ces ministères de charité qui dilataient plus que tout son cœur. On le chargea du soin des domestiques de la maison, jeunes garçons de familles pauvres ; il leur donna la retraite, puis leur fit régulièrement le catéchisme. Là, il se trouvait à l'aise.

1. Imité ce que vous avez entre les mains (Cérémonies de l'Ordination).

L'œuvre d'anéantissement intérieur se poursuivait plus pacifiquement, semble-t-il.

« 6 octobre. Faudra-t-il toujours l'expérience actuelle de l'infirmité, ô Jésus, pour que vos dons soient reçus dans la chasteté de l'âme humble ? — Mais vous êtes la lumière. Si vous brillez en nous, au fond, nous n'aurons pas besoin de tomber encore ; — nous voir en vous, à votre lumière, bon Jésus, c'est toute l'humilité et la sécurité de l'amour.

« La louange ne devient-elle pas plus pure et glorifiante pour Dieu, à mesure qu'au contact plus intime de la Sainte Trinité, l'obscurité devient plus profonde ?

« 10. — Les lumières que vous m'avez données parfois et les grâces perçues — j'en étais bien joyeux, et je m'y appuyais — et puis vous m'avez fait sentir combien de fois, douloureusement, que j'étais sous la servitude du changement — pour que je ne m'appuie plus que sur vous tout seul. — Oh ! la chasteté dans l'usage de vos dons ! — User de vos grâces avec une grande reconnaissance et fidélité, mais comme d'une chose qui n'est pas le seul nécessaire et le seul immuable — et mettre ma confiance en votre essence invisible, en vos Personnes infinies, Dieu infini, Amour impérieux, qui voulez tout pour vous seul, qui attirez avec une impitoyable miséricorde tout le flot de notre vie vers l'obscurité où vous êtes, dans la simplicité et la nudité de votre essence.

« O vous, qui êtes, absorbez ceux qui ne sont pas, vous Unique, eux tout entiers.

« Silence — recueillez-nous au centre de ce rien où vous êtes tout, et là, vivre sérieusement votre pur bon plaisir, — jeûnant et priant.

« 16. — Retirez-moi — au centre silencieux — où vous êtes caché.

« 17. — O silencieux vivant de mon autel, imprégnez-moi de votre silence, de votre obscurité vivante.

« 18. — Jésus, que c'est dur ! — augmentez notre foi, pour durer à travers tout — dans le désert — vous attendre — sans vouloir tromper l'attente, — Verbe de Dieu, même si vous ne pouvez pas encore vous montrer — saisissez-nous, liez en nous le fond de notre âme au bon plaisir de votre Père. *Nudus*

nudum sequi Jesum ¹. Simplicité, oubli, sérieux profond, silence et solitude, attente impétueuse et pacifique, patience de la foi qui aime.

« 19. — Si près, et ne pouvoir ! O Sainte Trinité, purifiez notre âme, qu'elle puisse enfin vous appartenir, comme vous lui appartenez, adhérer à vous, comme vous à elle, — essence à essence.

« 29. — Silence, bientôt la mort ; ô Dieu, dans votre Christ, aller à vous — vivre tout de suite la liberté de la mort.

« 5 novembre. — Marie, l'attitude si simple de votre âme au Calvaire.

« 29. — Marie, apprenez-nous la joie profonde de vos douleurs. — Marie, la simplicité de votre vie toute passée en Jésus — sans un regard intéressé, dans l'abandon ; — nous appelons cela abandon, générosité, obéissance — il faudrait un mot assez simple et assez riche pour dire tout cela, avec une nuance de plénitude harmonieuse — comme l'âme de Jésus. »

C'est dans cette « plénitude harmonieuse » que l'abandon total s'opère :

« 2 janvier 1912. Sainte Vierge Marie. — dans votre cœur, — je renonce avec votre aide, à demander, — à désirer, un soulagement créé ; avec votre aide, je désire, je demande, qu'aucune créature ne me soulage, afin de vivre pour consoler l'agonie et l'abandon de Jésus. Faites-moi dans le calme et la constance une seule victime avec lui, sacrifice de louange à la Trinité, nourriture aux âmes.

« Aidez-moi donc à ne laisser paraître au dehors que la paix de cette soumission intime et aimée au bon plaisir de Dieu, — et rien qui provoque compassion ou intérêt. — Et quand Dieu mon Père envoie une créature me soulager, — avec une âme simple, en user sans en jouir, — ne jouir que de vous, mon Dieu, même dans vos meilleurs dons.

« 11. — *Pater noster* — cette obscurité c'est votre main posée sur mes yeux. Amour infini. »

Cette main paternelle allait toucher de nouveau

1. Suivre dépouillé Jésus dépouillé (Imitation de J.-C., I. III, c. 37).

les membres malades. Une grande délicatesse des Supérieurs avait envoyé le Père Alexis préparer son dernier examen de théologie à Dijon. C'était la première fois qu'il revenait à proximité des siens pour un séjour un peu prolongé. Comme on ne lui avait pas demandé son avis, il n'avait exprimé aucune objection ; il se prêta filialement aux soins maternels et bientôt aux initiatives charitables du Père Ministre qui ne put se résigner à ne rien faire pour son malade. Les médecins de Lausanne avaient commencé des massages, on les reprendrait. On parla de voir un médecin : « Si c'est le désir du Père Provincial, écrit le Père Alexis, j'irai tout de suite, mais sauf cela j'en ai tant vus. » Le P. Provincial dit son désir, mais à la première visite, le médecin déclara l'estomac trop distendu pour profiter des massages et demanda une consultation avec un spécialiste-chirurgien. Les deux avis furent conformes. Un dernier examen fut renouvelé : dans ce salon d'attente, lisant matines, « l'Écriture occurrente m'apporta, dit le Père, cette parole toute vive de Saint Pierre : *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini : quia qui passus est in carne desinit a peccatis, ut jam non desideris hominum sed voluntati Dei quod reliquum est temporis vivat in carne*¹ — afin de vivre selon la volonté de Dieu ce qui lui reste à vivre dans la chair. » — Comme il lui arriva si souvent, l'Office lui apportait la réponse divine aux besoins du moment. La décision des hommes était « que seule une opération le pouvait rendre à la vie normale ». « Je suis content surtout, écrivait le Père Alexis, de pouvoir donner à Dieu

1. Puis donc que le Christ a souffert en la chair, armez-vous vous aussi de la même pensée : que celui qui a souffert dans la chair a rompu avec le péché, pour vivre, pendant le temps qu'il lui reste à passer dans la chair, non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu (S. Pierre, 1, 4, 1).

l'abandon filial total, à la merci de son bon plaisir ».

L'opération eut lieu le 17 mai, jour anniversaire de sa première communion. Le chirurgien constatant l'état déplorable de l'intestin fit cependant la soudure d'un pylore artificiel ; par la même occasion, il fit l'ablation de l'appendice reconnu en inflammation et fort menaçant. Au réveil et pendant de longs jours Notre-Seigneur fit très large au Père Alexis la part de sa Passion. Quand il fut sorti de la prostration qui suivit le choc si dur pour un tempérament entièrement épuisé, il put, au crayon, dire sa « grande, grande faiblesse » ; « que le Saint-Esprit, ajoutait-il, soit aimé, *consolator, dulcis hospes*. — Je ne sais pas prier, mais au moins, je souffre un peu. *Pater pauperum. Pater pauperum.* »

Le 1^{er} juin il écrivait : « Comme on est *rien* devant de telles souffrances. Dirai-je la messe demain ? Je doute. Mais le bon plaisir de Dieu, meilleur que tout. Il me semble que j'ai gagné de perdre toute estime de moi-même. » La dure privation dura dix-huit jours. Enfin, pour le Dimanche de la Trinité, il put remonter à l'autel : ce fut une joie dont il célébrera fidèlement l'anniversaire. La convalescence fut assez rude. Mais une réponse de la bonté divine allait l'illuminer : le pèlerinage d'Ars fut offert au Père Alexis. Quand les forces furent suffisantes à supporter le voyage, le 26 juin, il célébra la Sainte Messe auprès des reliques de celui dont il avait fait le patron de son sacerdoce. Une grande grâce l'y attendait. Plus tard à celui qui le dirigeait, le Père Alexis avoua que le voile si lourd qui lui faisait douloureusement sentir l'absence de Dieu s'était un instant ouvert : « Qu'il fait bon prier en ce lieu ! » Dieu lui donna ses provisions de route. La halte fut très brève. Il reprit son pèlerinage douloureux, mais une force nouvelle le soutenait. Il avait

demandé « la joie de Le savoir infiniment heureux ». Elle lui avait été donnée. Il suffisait.

Pour les premiers jours de juillet, il revint à Enghien, passer le dernier examen de théologie.

Puis il recommença à attendre Dieu.

*
* *

Lorsque des vies sont aussi unifiées et simples, il ne faut pas s'attendre dans leur cours à beaucoup d'imprévu : elles suivent, sous l'action continue de la grâce, la logique qui les domine. Ceux qui avaient connu les épreuves intérieures du Père Alexis purent espérer que le « troisième an », recueillant et mettant au point les lumières reçues jusque-là, complétant des vues sans doute partielles, établirait enfin l'âme dans l'épanouissement où l'on pouvait croire qu'elle devait normalement aboutir. Pour lui, il souhaita trouver auprès du maître qu'était le Père de Maumigny, un jugement définitif sur la voie qu'il suivait et une orientation prudente pour l'avenir. Il n'attendait d'ailleurs aucune parole sensationnelle ; au fond, il avait le sentiment assuré que Dieu le menait, peu importaient donc le mode et le but ; il n'avait point à y réfléchir, mais à s'abandonner.

A peine arrivé à Cantorbéry où devait se faire le troisième an, il écrivait à un ami ces lignes qui définissent exactement son état intérieur :

« A quoi bon notre vie si elle ne servait pas au plaisir de la Sainte Trinité, en offrande d'adoration rédemptrice ; et si elle sert à cela, *per Ipsum, cum Ipso et in Ipso*, quelle joie d'y être consumé. Mais c'est une joie divine, *exsuperat omnem sensum* ¹, et pour l'acclimater dans l'âme des pécheurs il faut l'infinie patience et miséricorde et le courageux amour du Saint Esprit, courageux pour crucifier. Le beau de la vie, c'est

1. Elle dépasse tout sentiment (Épître aux Philippiens, IV, 7).

qu'on est livré au mystère de l'amour, et que, sur la parole du Verbe bien-aimé, on traverse les yeux fermés toutes les obscurités qu'il voudra et tous les déserts, — et c'est ainsi l'amour qui a tous les honneurs de la vie et de la mort. C'est parce que nous savons qu'il y a dans son cœur d'ami un désir, une complaisance, que nos intérêts, par sa grâce, ne sont plus rien... Oh ! la grâce d'être sincères dans le don de l'amour, de le servir vraiment dans la délicatesse d'une passion divine, vraiment et sans attendre d'autre récompense que celle de savoir qu'il est content ; mais il faut bien sa toute-puissance pour faire un miracle pareil dans de pauvres âmes. Alors, quand il voudra, il dira une parole et nos âmes seront guéries ; il se révélera un peu..., mais bientôt Il se révélera tout à fait, la vie est bien courte ! »

Une grande retraite de trente jours ouvre cette année de recueillement. Le Père pressentait au milieu de quel désert il lui faudrait fournir l'étape. La pauvre tête était peu robuste, les cauchemars qui l'occupaient ordinairement ajoutaient à l'obscurité ancienne ; névralgies, bile vinrent à certains jours rendre plus lourd le poids de la croix.

Au sortir de la retraite, il écrivait à un ami :

« Pour moi, ç'a été comme le reste de ma vie, avec de ma part un peu plus de désir de prier, un peu plus d'impuissance aussi ; de la part de Dieu plus de pitié aimante et de patience. La journée de la mort était bien belle, et le *Pater*, et Jésus devant Hérode, le ciel ! Et de tout cela la substance, c'est que le bon plaisir du Père est tout, au ciel et sur la terre. Que Jésus et Marie nous donnent de le connaître et de l'accomplir ! »

A un autre il disait :

« La retraite s'est passée pour moi comme en rêve, et vous comprenez — (il voulait dire par là cette impuissance d'esprit à saisir les réalités qui passaient dans le champ de sa pensée), — il n'a pas plu au Seigneur de me libérer, — mais il lui a plu d'affermir et d'approfondir la confiance, le désir de lui plaire,

et je vous dis cela pour que vous voyiez en partie le fruit de votre prière. J'ai appelé le Saint-Esprit. — j'ai essayé de prier, — de dire mes psaumes des petites heures. — Mais quand on a suivi pendant sept jours de troisième semaine, pas à pas, le bien-aimé du Père, de la Cène à l'agonie, à Caïphe, Hérode, au *Deus, Deus meus*, — que faire, sinon s'agenouiller, demander pitié pour son peu d'amour et le consoler par une confiance qu'il fera héroïque aussi souvent qu'il le faudra. »

Voici comment le Père Alexis appréciait la manière de son Instructeur :

« Cette grande retraite, ajoutait-il, est incomparable de simplicité et de largeur. C'est l'Évangile dès le premier jour, et tous les jours ; et non ramené à un point de vue, mais tous les grands aspects de l'Évangile, les grandes lois de la Providence pour notre ordre : *oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam*¹, et Dieu notre Père est notre Ami, Dieu infini, tout infiniment rien devant Dieu ; Jésus la voie, la seule, par l'amour ; enfin vraiment connaître Dieu le Père et celui qu'il a envoyé ! Et rien de mutilé : « Désirer aller au ciel *pour jouir*, mais c'est le pur amour... jouir de quoi ? De la gloire de Dieu. » Et dans le quatrième point de la contemplation *ad amorem*, après la vue de Dieu sublime : « Sans doute, c'est désintéressé, pas de retour sur soi, mais enfin on ajoute : et il est mon Père — comme l'Épouse dans le *Cantique* après les louanges du Bien-Aimé ajoute : et il est mon ami. C'est l'essence de l'amour : jouir de la gloire de l'ami ». Tout cela passait devant moi, et Dieu en soit béni ! »

Les rares notes recueillies durant cette retraite — souvent un jour entier ne comporte que deux ou trois lignes, — détaillent à peine cette dernière impression.

« 19 octobre. — Compris et un peu goûté ma misère absolue, mon impuissance absolue de trouver le moindre secours en dehors de vous, mon Père infini ; — goûté la douleur, la seule douleur : manquer de vous, paisible, profonde, au-dessus des

1. Il a fallu que le Christ souffrit et entrât ainsi dans la gloire. (Luc, XXIV, 26.)

sens, inguérissable ; goûté la consolation de savoir que vous ne manquez de rien, vous avez votre Verbe, dans l'étreinte d'amour, l'Esprit-Saint ; goûté la joie insensible de savoir que, si je suis simple, je vous fais plaisir et que cela suffit.

« 20. — Hébètement, torpeur, messe à peu près recueillie, mais comme en rêve.

« 21. — A la messe, je me suis senti sous l'étonnement du ciel qui me regardait : un tel pécheur !

« Mon Dieu, mon Dieu, il me semble que je ne suis plus rien pour vous... »

Mais ce cri, arraché par l'excès de l'abandon qui se prolonge, est aussitôt rétracté :

« Pardon, Sainte Vierge, demandez pardon pour moi d'avoir dit cela.

« Pardon du blasphème.

« Je suis celui pour qui vous êtes crucifié, — à qui vous vous livrez corps et sang et tout, — chaque matin, — à qui vous donnez de n'avoir qu'une vie avec votre vie — de n'être plus moi, péché et néant, mais d'être le Fils de Dieu, un avec vous dans l'étreinte du Saint-Esprit pour aimer en vous votre Père qui est mon Père.

« O Père, — donnez-moi de vous montrer un grand amour, — donnez-moi la foi patiente de l'amour, pour ne pas compter les heures de l'agonie, petite agonie où vous m'appellez, avec votre Fils, — donnez-moi de ne vivre que pour consoler l'agonie du seul agonisant, du Fils bien-aimé.

« 28. — O mon Père, je ne sais même plus si je vous cherche ; vous m'avez livré aux pensées qui tourbillonnent, *in justo judicio fecisti* ¹ — mais maintenant, — *respice in faciem Christi tui* ².

« 29. — *Tenebrae conculcant me* ³, — mais vous êtes la Lumière vivante.

« 30. — *Ut revelentur ex multis cordibus* ⁴... pour savoir si

1. C'est justement que vous l'avez fait (Daniel, III, 31).

2. Regardez le visage de votre Christ (Ps. 83).

3. Les ténèbres m'enveloppent (Ps. 138).

4. Pour que soient révélées les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre (Luc, II, 35).

c'est vraiment Dieu ou soi qu'on cherche, plaire à Dieu ou jouir, — venir là où la Vierge a eu l'âme percée à la Croix. — Si on ne cherchait que Dieu : il est là, on y va, on y reste, on lui plaît. — Si on se cherchait, si on voulait jouir : là, on ne jouit pas, c'est l'abnégation de soi, alors, on s'en va.

« 4 novembre. *Pater*, je ne vois plus : *in manus tuas*.

« 7. — *Pater*, recueille sensus meos ad Te¹.

« Je vois que tout est perdu, je sens que vous m'avez abandonné, mais je crois que vous m'aimez et je sais que je veux vous aimer.

« 15. — Juger et goûter de toutes les consolations de la terre ce que la Sainte Vierge en jugeait et en goûtait en revenant seule au Calvaire.

« 19. — *Tenebrae conculcant me. Pater clarifica nomen tuum* ².

« 20. — Ma vie consumée pour le bon plaisir du Dieu infini, Père Fils et Saint-Esprit *per Ipsum, cum Ipso et in Ipso*. »

* * *

Ces derniers mots arrêtent la formule des années qui lui restaient à vivre. Le but demeura identique et identiques les conduites de Dieu. Les mêmes obscurités, le même doute sur la sincérité l'accompagnent toujours ; dans le « rêve », dans la « nuit », marcher comme Saint François Xavier, « le cœur si possédé de vous que les pieds en sang sont oubliés », mais sans chercher même « à force d'industries ce que mon Père ne veut pas pour moi », « content de vous faire plaisir, et si, faisant mes efforts pour vous contenter, je garde cette peine de ne pas vous savoir content, être content du moins de savoir, de croire que vous ne désirez pas autre chose de moi que l'effort filial pour vous faire plaisir. » Le dernier mot demeure à la « patience dans la foi. »

1. Recueillez mes sens auprès de Vous.

2. Père, glorifiez votre nom (Jean, XII, 28).

La grippe était venue en hiver ajouter à sa faiblesse ordinaire. Quand arriva le carême, il fut envoyé à Reims où il se donna aux ministères effacés des remplacements disparates et du soin des malades.

Cependant le P. Provincial, qui avait dès lors ses vues pour l'emploi prochain, eût bien désiré voir le Père s'y disposer en reprenant des forces. Il demanda pour lui au P. Général l'autorisation de continuer le troisième an en un milieu où il pût suivre son régime. « Rien ne m'avait fait prévoir cela, écrit le Père ; je désirais, j'avais besoin de retraite et de prière ; mais j'ai encore plus besoin du bon plaisir de Dieu ».

La décision fut qu'il retournerait à Lausanne. Il y reçut les mêmes assurances de guérison... y demeura jusqu'en juin, puis rentra à Cantorbéry terminer l'année. Cependant la santé du Père de Maumigny était devenue de plus en plus insuffisante à son office. Les névralgies faciales finirent par lui interdire de lire ses conférences quotidiennes, on dut lui faire cesser cet effort surhumain. Les derniers conseils qu'il put donner résumaient ses leçons principales. Le Père Alexis relevait entre autres : « Ne jamais vous décourager ; — Dieu seul ; — charité pour Dieu, pour l'Église, pour la Compagnie, charité fraternelle. » L'heure sonnait pour lui-même de ne plus vivre que de cette charité activement, jusqu'à l'épuisement.

CHAPITRE VI

Le Socius du Père Provincial

1913-1919

L'estime où tous tenaient le Père Alexis avait prévu pour lui quelque charge importante dans la Province. Son tact parfait, la confiance qu'il inspirait, son éminente vertu avaient fait croire à plusieurs qu'on le verrait bientôt Père Spirituel au théologat peut-être, ou Père Maître des novices à Florennes ; « bruit insensé » disait-il ; lui seul jugeait ainsi. En fait cependant, un poste tout autre l'attendait : il était choisi pour être *Socius*, c'est-à-dire compagnon et secrétaire du P. Provincial. La surprise fut grande. En Champagne une tradition réservait cette charge à des religieux non seulement éminents, mais considérables ; depuis assez longtemps c'étaient d'anciens Recteurs de maisons très importantes. Le P. Decoster était une autorité dans la province, et un jeune prêtre de 33 ans, n'ayant exercé aucune charge, lui succédait ! D'autre part, personne n'ignorait quelle activité et quelle lucidité de pensée exigeait cet office, les démarches incessantes, le courrier considérable qu'il imposait, et cette fois, l'on se demandait comment la vertu pourrait suppléer aux forces physiques si

impérieusement requises. Enfin les perpétuels voyages, les changements de régime incessants, semblaient peu favorables à son estomac malade. Seule l'humilité du Père Alexis lui fit objecter les incapacités dont il se voyait affligé, mais la pensée de son repos ou de sa santé ne l'arrêta pas sur la route du sacrifice. La décision des Supérieurs avait d'ailleurs été mûrement réfléchie, — mais ceci est trop peu dire, — elle avait été dictée à coup sûr par Dieu.

Le Père entra donc résolument dans les travaux de sa charge. Il les devait continuer six années entières, et quelles années ! Comment il s'en acquitta, d'autres ont qualité pour le dire. Ce n'est pas à la légère que dans les « consignes » données au Père Alexis partant pour le ciel, le P. Provincial avait écrit ces mots :

« Promettez-moi de rester auprès de Notre-Dame et de Jésus grand *Socius* de Champagne — *singulari quodam affectu commune bonum provinciæ curans*¹. »

Ce qu'il est possible de retracer, c'est l'édification singulière qu'il a donnée à tous.

* * *

De sa vie intérieure nous ne savons presque plus rien. Peu avant sa mort, le Père détruisit ou fit détruire tous ses papiers. Seules les notes confiées à un ami d'Enghien avant la guerre et oubliées par lui, ont échappé.

Nous ne savons donc pas où l'action de Dieu l'avait conduit durant ces dernières années.

Le P. de Maumigny lui avait écrit au sortir du troisième an :

« Je continuerai à prier de tout cœur pour votre persévé-

1. Veillant avec un amour particulier sur le bien général de la Province.

rance dans la voie de la familiarité divine et de la sainteté. Votre pauvre santé est sans doute un obstacle à la facilité de trouver Dieu dans l'Oraison et les actions journalières ; mais la divine Sagesse permet ces difficultés afin que la toute-puissance de la grâce apparaisse davantage. Comme je vous 'ai dit, tout dépend pour vous de la persévérance. Vous arriverez certainement à l'union divine entrevue et désirée avec ardeur, mais je crois que ce sera long. Soyez assuré que je vous resterai uni de cœur et de prière. Le Cœur de Jésus a pour vous un regard spécial de complaisance et vous pouvez lui dire en vérité : *Ecce quem amas infirmatur.* »

Le terme de l'œuvre divine nous échappe donc.

Le seul document conservé — ses résolutions datées de 1916, revues en 1917, 1918 et 1919 — témoigne de la générosité avec laquelle le Père entendait suivre les traces de son Maître crucifié. Abandon filial aux volontés de son Père, sans se plaindre, sans se satisfaire : « renouveler l'abandon total, joyeux, aveugle pour tout ce qui peut m'arriver, spécialement la santé, l'emploi, — si imprévu, déroutant, désolant au sens humain..., n'avoir plus de souci qu'aimer et faire aimer mon Dieu. »

* * *

Cependant la pénétration divine ne pouvait pas ne pas se trahir. Lui-même s'assignait pour idéal : « que toute âme qui approche trouve l'absence de l'homme, la présence et l'amour de Jésus. » Peut-être croira-t-on qu'il ne parvint pas à cette perfection de charité sans le privilège d'une grande union avec Dieu. En tout cas, c'est de sa charité qu'il faut évoquer l'image pour finir, aussi bien emplit-elle tout particulièrement ses dernières années.

L'année 1913 inaugura pour lui ces voyages incessants dont on sait qu'une vie de Socius est pleine ; par étapes de trois, cinq, huit jours, il accompagnait

le P. Provincial visitant les divers groupes ; la grippe évidemment l'arrêtait bien au passage, mais vaille que vaille il finissait à Arlon son année et sa retraite, quand la guerre éclata.

A sa sœur, qui se trouvait à Épinal sous la menace de l'invasion, il écrivait :

« Et maintenant voici le moment de faire honneur au bon Dieu par notre confiance et notre calme. Des chrétiens doivent toujours traverser autrement que les autres ces temps de trouble, parce que leur foi éclaire les choses les plus sombres d'ici-bas. »

Il ajoutait le 4 août :

« Je ne sais si tu as reçu ma dernière lettre. Nous ne savons plus avec certitude qu'une seule chose, c'est que nous sommes tous dans la main du bon Dieu et qu'Il nous garde ! »

Puis le flot se déchaîna. Tandis que ses frères étaient déjà au combat, lui demeurait entre les mains de la Providence, à Enghien, puis à Lille, continuant son office, le cœur angoissé par la privation de toute nouvelle des siens. Enfin, dans les premiers jours de janvier, le Père Provincial, bloqué en Belgique, décidait de tenter une évasion par la Hollande :

« Me voici, écrit le Père Alexis à son frère, encore à Gemert, sur la route de Maastricht-Flessingue, avec le P. Provincial. Grâce à Saint Joseph, la sortie d'Égypte s'est bien passée. »

Le 12 janvier, il débarquait en France pour apprendre la mort de son frère Albert, héroïquement tombé à Saint-Éloi, près d'Ypres, le 28 décembre 1914.

« Tu sens, comme moi, surtout la peine de Maman et l'abandon de ses trois petits et de Madeleine. Prions pour obtenir la force surnaturelle, mais n'oublions pas de remercier Dieu. »

« 16 janvier. J'arrive à Dijon, et tu devines de quoi nous avons parlé et pleuré. »

Son second frère Henri venait lui-même d'être blessé. Les inquiétudes maternelles se multipliaient chaque jour pour le foyer d'Épinal si exposé. La douce affection d'Alexis se fit le réconfort pacifiant et fidèle. Le 2 février, il eut la joie de faire profession solennelle.

« Ce que j'offrais n'avait pas de valeur, mais Jésus était là. Si quelquefois, écrit-il à son frère Jean, le *Magnificat* te semble loin de ton âme, pense qu'Albert le chante de toute la sienne au Paradis, et chante avec lui. »

A peine guéri, Henri était de nouveau au front et soudain disparaissait dans un terrible combat au bois d'Ailly. Aucun survivant ne revenait pour donner des nouvelles. Il fallut de nouveau soutenir le pauvre cœur maternel frappé à coups redoublés... Enfin, on le sut prisonnier. Triste consolation, ou plutôt perpétuelle angoisse, car l'intrépide officier captif multipliait les tentatives d'évasion. De rudes représailles répondaient à ses succès. On le savait, à Dijon.

Cependant c'est à tous les « soldats » de la Province que s'étendait la charité du Père Alexis. Réformé en février 1915, il ne pouvait servir qu'en aidant les autres. Quel pacifiant accueil à Châlons, quand une bonne fortune permettait une fugue ! En attendant ce rare bonheur, c'étaient les lettres du Père Alexis qui venaient apporter la douce affection de la Compagnie ; littéralement, il usait toutes ses forces à un courrier dont on n'imagine pas l'étendue. Dans ses résolutions de 1916, c'est l'article qui fait le premier objet de son attention : « *lettres : bonne humeur, note-t-il, libenter impendam et superimpendam* ¹. »

1. Je dépenserai volontiers et je me dépenserai tout entier (2 Cor., XII, 15).

C'était sans doute sa plus lourde croix. Quand l'esprit est enténébré, quand le cœur est noyé dans un dégoût continu, il est dur de prendre la plume. Ce n'est que par un effort, caché mais héroïque, que le Père Alexis sut répandre en toute occasion la joie suave des amis de Dieu. Rien, comme la comparaison de ses lettres, ne montre à quel point, vidé de lui-même, il excellait à s'identifier avec ses correspondants. Entrant dans toutes leurs préoccupations, les moindres comme les plus pénibles, suivant avec intérêt tout ce qui les touche, prenant avec chacun le tour qui lui plaira.

A son frère novice, qu'une visite de sa mère avait laissé bien désolé, il avait écrit jadis :

« Ce n'est pas la suppression des affections qui doit nous faire entrer dans je ne sais quelle tranquillité apathique, mais l'envahissement d'une affection souveraine dont la douceur et la force dominant bien vite, transfigurent nos affections religieuses, filiales et fraternelles, et nos affections chrétiennes que Dieu même a consacrées par son commandement. »

Aussi est-ce merveille de voir comme en ce cœur, si travaillé par les jalousies divines, fleurit la plus délicate tendresse. Les lettres à sa sœur sont les plus humaines et les plus attentives qu'on puisse imaginer. Les souvenirs d'enfance sont toujours si frais.

« Raville !... pour moi il y a des jours où n'importe quoi m'y fait penser : le son d'une cloche d'église, l'odeur d'une ferme, ou simplement la vue d'une fleur de capucines comme il y en avait sous la fenêtre de mes grands-parents. Aussi de savoir que vous y avez tous les deux communiqué dans cette église, cela m'a fortement consolé et réjoui. »

Il salue les moindres événements : la quatrième dent d'une nièce, son premier sourire, ses pas. A son neveu il écrit pour le jour de son baptême une lettre exquise : « Mon cher petit Jean, je viens saluer avec

une grande joie et un grand respect, l'avènement du Saint-Esprit dans ta petite âme... »

A sa petite nièce :

« C'est aujourd'hui la Sainte Famille..., et je me souviens que c'est demain le deuxième anniversaire du jour où tu as poussé ton premier cri (suivi de tant d'autres, dit-on) ; et mardi, puisque c'est l'anniversaire du premier cri de ton oncle Jean (que j'ai entendu) je dirai la messe pour vous deux et vous serez chargés de répandre sur toute la famille le trésor infini qui vous sera donné, le sang du bon Dieu. »

Il suit le développement des caractères : « Quant aux jalousies, c'est instinctif et cela se corrige : l'égalité dans la distribution est bonne pour cela. Une industrie encore, c'est de l'amener elle-même, quand sa petite jalousie s'éveille, à caresser, à embrasser avec sa maman le bon petit frère pour lequel elle apprendra peu à peu à s'oublier. » Quand la guerre fait peser sur Épinal une trop cruelle solitude, comme il sait fortement consoler : « Mais, dis-moi, ma chère Jeanne, que tu ne pleures plus. Rappelle-toi donc la présence intime et continuelle des trois plus chères Personnes du ciel et de la terre, à la fois dans ton âme et dans l'âme de tous les absents, puisqu'ils ont la grâce, et dans chacun de tes chers petits... Allons, tu ne pleureras plus, n'est-ce pas ?... Remercie beaucoup ! C'est dans le *Magnificat* que se dérivent le mieux les tristesses passagères des jours d'ici-bas... Tâche d'écrire à Maman des détails pour l'égayer. Mais surtout, faisons au Cœur du bon Dieu la joie si douce de nous abandonner à tout ce qu'il veut. Mon cher Jean, ma chère Berthe, désirez bien le bon Jésus et offrez-lui vos petits sacrifices de si bon cœur qu'Albert et Henri aient envie d'en offrir aussi. Je vous embrasse tous dans tes bras, ma chère Jeanne — Et puis, il

y a le tout petit cinquième : « Petit Paul ! *Dominus vobiscum* ! »

N'est-ce pas d'une grâce parfaite ?

Et ce conseil, quand la petite nièce est en mauvaise passe, de la prendre et de « lire à deux une page de l'Évangile, la Passion ? » Voici d'ailleurs la Première Communion qui approche.

« Tu as raison, écrit-il, de lui faire faire de petits sacrifices, mais je crois qu'il faut toujours deux conditions : d'abord qu'ils soient proportionnés à ses dispositions actuelles, de sorte que tu puisses espérer qu'elle les fera de bon cœur ; et puis qu'ils ne soient pas à longue portée, par exemple : privation de chocolat tout le carême, c'est trop pour son âge. La veille de sa communion ce serait assez, et encore il vaudrait mieux varier si tu la voyais y prendre ennui. Ce qu'il faut sauvegarder avant tout dans la dévotion et la piété, c'est le contentement filial qui assaisonne de joie le sacrifice. Quand le sacrifice mécontente (je ne dis pas : fait souffrir, il fait toujours souffrir), c'est un signe que l'âme n'y est pas encore assez préparée pour qu'on puisse le lui demander avec profit. »

Quand l'heure est venue, prenant occasion des modes d'enfants dont il a le spectacle dans les villes :

« Je t'en supplie, chère Jeanne, donne-lui tout de suite le goût d'une décence rigoureuse qui s'allie très bien avec le bon goût... Hélas ! neuf chrétiennes sur dix ont parfois tellement perdu le sens de toute pudeur qu'elles s'habillent en païennes... Et qu'importe si tout le monde la trouve trop décente, pourvu que Jésus la trouve séduisante ? Je suis bien d'avis qu'elle n'ait pas plus de souci de sa toilette que sa maman et sa grand'maman. La toilette parmi les cent préoccupations de la vie doit occuper le 99^e rang, laissant le centième au *Qu'en dira-t-on ?* »

Avec ses frères en religion, c'est la même délicatesse.

Avec quel tact il excelle à ne donner que les conseils

qu'il sait devoir être agréés ! Non point qu'il dissimule, mais comme il sait attendre l'occasion profitable et avec quel art il sait faire accepter !

« Demandons l'un pour l'autre l'amour intense et toujours neuf qui tient l'esprit de foi à l'abri des jugements naturels et les résolutions du cœur à l'abri des surprises et des insinuations de l'amour-propre ; moi surtout, avec mon tempérament de papier mâché, aide-moi comme je tâche de t'aider...

— « Je voudrais bien que la Sainte Vierge vous donne une part intime aux vertus profondes de son cœur, et après, que vous me les obteniez. »

— « Tous me chargent de recommandations prudentes pour vous : « Qu'il n'aille pas se lever à 4 heures ; qu'il modère un peu son imprudence habituelle ; qu'il ne fasse pas consister la vertu en un certain idéal de vie commune qui serait, cette fidélité, la pire des singularités, etc., etc. » Autant de citations que j'adoucis au passage, vous le pensez bien, car, ajoute malicieusement le Père, tout le monde n'use pas de l'indulgence qui caractérise ma sollicitude dans l'œuvre de votre formation. »

D'ailleurs, il n'est pas jusqu'à la correspondance d'affaires qui ne se revête de grâce surnaturelle et humaine à la fois. Le moindre billet s'illumine d'un sourire, d'une étincelle d'esprit, d'un aimable regard vers Dieu. Quand il sait répondre au goût de son correspondant il lui rimera toute une épître ou lui enverra quelque rapide quatrain :

« Bien cher et gracieux Marcel,
C'est votre fête,
Je vous souhaite
Du bon Jésus
L'amour — sans plus. »

— « Soyez bon, gracieux Marcel, bon pour M. B... LA CROIX (le journal) vous a fait honneur. — Puisse nous toujours faire honneur à la Croix. Le bon « petit grec » est parti aumô-

nier des bombardiers, il parlait de mourir. — *Sive vivimus, sive morimur...*» ¹.

Les cartes les plus brèves sont d'une légèreté de trait délicieuse :

« Bon Père Marcel, merci de faire suivre. — Quand est-ce donc l'offensive ? — Mais quand est-ce donc que nous aimerons Dieu ? »

Les plus attristés par la guerre ne sont pas toujours ceux qu'on pense. A ses correspondants, il demande « des nouvelles réconfortantes pour donner dans ses visites aux Pères plus ou moins âgés, une impression de confiance, et je crois, dit-il, que quelques jeunes sont âgés sur ce point. »

* * *

En effet, la guerre se prolongeait et s'appesantissait sur la pauvre Province. Le Père *Socius* se multipliait pour ranimer tous les cœurs. Comme il eût voulu pouvoir agir ! — mais à des propositions qu'on lui fait, la sagesse lui impose de répondre :

« Pour l'apostolat que vous dites, il me semble que je n'ai pas les forces voulues, que l'usure avance, et avec elle l'atonie cérébrale qui paralyse tout. Au moins que la Sainte Vierge trouve le moyen de me faire glorifier Dieu d'une manière quelconque. »

C'était en poursuivant son « travail de scribe » au milieu des « lettres et paperasses » qu'il ferait l'œuvre de Dieu. Il y mettait du moins tout son cœur, heureux d'aider à maintenir chez ses frères, jetés en plein tumulte du monde et des batailles, l'amour de leur

1. Soit que nous vivions, soit que nous mourions... (Épître aux Romains, XIV, 8.)

vocation. C'était l'une de ses plus chères pensées.

En offrant ses vœux au Père Provincial, il lui écrivait :

« J'ai demandé à Saint Louis de nous garder la partie la plus précieuse de notre trésor, la ferveur des jeunes, à l'exemple de Francis Decroix et de Louis Houdard, qui avaient tous deux, avec de si grandes différences, un si ardent désir de rentrer dans la pleine et profonde vie religieuse. »

Il peut cependant prêcher deux retraites ; puis en août 1918, il est envoyé visiter nos malades de Suisse.

Les malades ! Les malades et nos Frères Coadjuteurs, c'est bien là que s'est le plus suavement déployée la richesse de son cœur !

Aux plus abandonnés tout d'abord, aux vieillards, il faisait chaque jour une visite qu'il emplissait des nouvelles de la Compagnie, des « bonnes nouvelles » de la guerre aussi, et qu'il illuminait d'un mot du bon Dieu. Et puis aux malades plus bizarres, aigris quelquefois, ou plus éloignés de la famille, il écrivait des lettres incomparables, nourries de ces nouvelles toujours si avidement désirées, suivant les moindres détails de la maladie, s'il sait qu'on le souhaite, muet s'il devine qu'on y répugne. Et puis, doucement, il fait regarder vers la Sainte Vierge, vers le Ciel ou vers la Croix. A une âme exceptionnellement éprouvée, il n'hésite pas à écrire, à la veille de grandes douleurs :

« Je remercie Notre-Seigneur, malgré la profonde compassion qui me tient le fond de l'âme, de vous avoir conduit si près de son Cœur et donné cette occasion de vous unir encore plus à celui qui nous a tant aimés. J'espère qu'il Lui plaira de soulager grandement vos infirmités en atténuant, sinon en supprimant, la principale. Et puis, avec vous, je m'en remets à son Cœur les yeux fermés ; c'est ainsi que j'ai fait lors de mon opération, j'espère que cela lui a fait plaisir, et pour cela seul je ne voudrais pas ne pas l'avoir subie. »

Enfin, c'est à nos Frères Coadjuteurs qu'il aimait à donner les preuves plus délicates de l'amour que la Compagnie a pour eux.

A ceux qu'il voit tristes, un mot et son bon sourire, l'intention d'une messe viennent donner le réconfort. Il n'est pas un deuil qu'il laisse passer sans une promesse de prières. Au Juvénat, voyant leur communauté si réduite, c'est tous les jours qu'il allait leur porter les nouvelles. A ceux qui le soignent, il témoigne d'une patience et d'une reconnaissance aveugles sur ces mille petits déficits qu'un malade aperçoit si tôt et dont il souffre tant. Il fait leur désespoir. « On le tuerait sans le savoir, dira l'un de ses derniers infirmiers. Il ne se plaint jamais de rien ». Mais aux plus humbles il témoignait le plus de respect, attachant le plus grand prix à leur action cachée.

« Je te remercie de ta lettre si pleine de détails qui m'a permis de faire plaisir au Frère ***. A ce propos, c'est une grande grâce pour la maison d'avoir un Frère comme celui-là et cela rend sensible l'influence que peut avoir sans y penser un homme qui ne vit pas pour lui, mais uniquement pour le bon Dieu, dans l'humilité et la charité toutes pures. Que la Sainte Vierge m'aide à l'imiter.

Seuls enfin, nos missionnaires de Madagascar, de Chine ou de Ceylan, — et combien encore d'autres Provinces que la Champagne, — pourraient donner une idée de la délicatesse et de la fidélité avec laquelle il prit soin que leur éloignement et leur sacrifice ne fussent pas frustrés de la charité de la Compagnie.

La Compagnie ! On pense combien filialement il lui était attaché. Par-dessus tout, c'est l'humilité qui caractérisait cet amour :

« Il ne nous reste qu'à garder le souvenir toujours plus profond et plus efficace de la vraie maternité dont la Compagnie a voulu assumer pour nous tous les plus onéreux devoirs.

Vivons en *filis*, quittons pour toujours la prétention de croire que nous sommes dans la Compagnie comme ceux qui donnent, nous sommes absolument dans tous les sens comme ceux qui reçoivent, mais cela doit dilater l'âme, il n'y a que de cœurs misérables que la reconnaissance ne dilate pas. »

N'avait-il pas pleinement vécu ce conseil qu'il donnait à son frère :

« Tu sais ce que dit l'*Imitation*, que quand on est dans la désolation, l'impuissance de prier, il faut s'adonner aux plus humbles offices de la charité. C'est un recours que nous avons toujours. Le bon Dieu se dérobe à nous dans la prière ? Eh bien ! Nous saurons le trouver dans la charité ».

* * *

Tous ceux qui dans ces dernières années ont été atteints par le rayonnement de cette charité pourraient en multiplier les traits ; mais unanimement ils résument leur sentiment d'un mot et le Père Ministre de Châlons qui fut le témoin de sa vie ne craint pas de s'en faire le garant. « L'impression qu'il laissait où il passait était toujours la même : un saint ».

Vers la fin de la guerre, il arriva un jour à un jeune médecin militaire de frapper à la résidence de Châlons, croyant y trouver le Père A. D., un grand ami qu'il se faisait une fête de revoir. Le Père D. manquait au rendez-vous, et le Père Hanrion reçut le visiteur. Ce fut l'origine providentielle de leurs relations. Plus tard, ce médecin écrivait : « En contraste avec les heures de tourments du front, comme avec les heures mornes du repos à l'arrière-front, dans quelle oasis de paix faisait pénétrer le Père Hanrion ! C'était comme un peu de paradis que découvraient cette parole pleine de cœur, cette foi souriante et sûre, cette plénitude d'amour de Dieu. Quel plaisir d'entendre cette intelligence si haute, si pénétrante, exposer simple-

ment des vérités qui, énoncées par lui, devenaient lumières ! Véritablement le Père Hanrion subissait une sorte de transformation quand il disait la Toute-Puissance et la Miséricorde de Dieu. Il y avait alors une flamme, non seulement dans son regard, mais dans tous ses traits, qui lui donnait quelque chose de supra-terrestre. Quelques instants après, avec quelle modestie il s'effaçait dans une conversation avec d'autres ! Et qui aurait cru qu'il souffrait depuis longtemps, alors que, souriant, il évitait de parler de sa propre santé pour ne s'intéresser qu'à celle d'autrui ? Cette abnégation, ce savoir, cette humilité, cette pénétration d'esprit et cette bonté, ce si grand amour de Dieu, tout cela faisait au Père Hanrion comme une indescriptible auréole, car comment traduire l'impression d'avoir vu et écouté un saint ? »

Ce témoignage d'un étranger résume tous les autres.

CHAPITRE VII

Nancy. — La Mort

1919-1920

Cependant les Supérieurs crurent qu'un repos en Suisse, durant l'été de 1919, serait nécessaire, car ces années de guerre avaient profondément usé ses forces ; il se trouvait très amaigri et le rhume, qui l'avait tenu pendant tout l'hiver, lui donnait la presque certitude que la poitrine était prise. On décida donc de lui substituer un intérimaire et il partit pour Lausanne dans le courant de mai. Quelques semaines auparavant il avait confié à un ami des pressentiments que jusqu'alors il avait tus :

« Le temps coule, vous avez déjà les bras chargés de gerbes et moi je vais m'étendre à côté du sillon. Priez pour ceux qui n'auraient qu'une façon d'être utiles au bon Dieu, mais qui ne l'ont pas encore.

Cette fois, les médecins de Lausanne perdirent leur optimisme. Le Père réussit à reprendre quelques livres, mais ce fut tout le fruit de son séjour. Il est vrai que toute la maison de Boiscerf, religieuses, malades, médecins, visiteurs gardaient de ce passage le dernier souvenir d'un saint. Dieu était donc content. Il revint

en France, et fut envoyé à Nancy comme Supérieur. On avait cru ce fardeau proportionné à ses forces ; comme il avait accoutumé d'obéir en silence, il se soumit.

On pense que l'installation, nombreuses visites, étude des affaires en cours, ne se fit pas sans fatigue :

« Si vous voulez savoir comment je vais, écrivait-il à un compagnon de Boiscerf, je n'ai pas encore trop baissé, voilà le résumé fidèle. Le médecin d'ici a été encore moins optimiste que ceux de Lausanne pour le poumon et spécialement le cœur ; il a trouvé à la naissance de l'aorte je ne sais quel *claquement sec* qui serait, paraît-il, assez grave. En tout cas, cette lésion n'affecte pas la fidélité de ma pauvre amitié qui prie pour vous et se recommande à vos saints sacrifices. »

Cependant, de tous côtés, on réclamait déjà son ministère.

« 17 septembre. Ce soir, j'ai beaucoup confessé, me voici à bout de mon cerveau. J'ai voulu pourtant vous dater cette lettre du jour des stigmates de Saint François. Que Jésus Notre-Seigneur nous aide à contempler si ardemment ses plaies que nous en soyons transformés en Lui et que l'homme terrestre en nous soit absorbé par Lui. »

Hélas ! la fatigue s'accroît vite : le résultat ne se fait pas attendre.

« 28 septembre. Je ne sais pas trop comment je vais, peut-être pas trop mal, mais j'ai eu la fine crise de bile il y a trois nuits, avec douleurs à l'ulcère, vomissements, etc. Cela se passe peu à peu. C'est la poitrine qui reste suspecte. Que faire ? Je ne prêche pas, sauf une exhortation en petit local. »

Cependant le Carmel lui demandait un panégyrique de sainte Thérèse qui devait laisser chez les moniales un profond souvenir. Le confessionnal surtout l'occupait, car bien vite une élite d'âmes généreuses avait recouru à sa direction si forte à la fois et si suave.

Quelle trace profonde il marquait dans les cœurs, avec quelle sûreté il tranchait dans les doutes, avec quelle rectitude il orientait les âmes incertaines ! Et plus encore, quelle surnaturelle confiance il inspirait ! Aussi précis d'ailleurs que délicat, aussi ferme à prendre ses responsabilités que bienveillant dans les interprétations, un des Supérieurs qui l'a sans doute le mieux connu résumait son éloge en affirmant n'avoir pas rencontré « de Jésuite plus *complet* sous tous les rapports. » On voit du moins par son exemple que la sainteté véritable, pour destructive qu'elle soit, ne diminue en rien la valeur et la puissance du rayonnement d'un apôtre. Sans doute le bon Dieu avait-il voulu offrir à la Compagnie ce modèle. La leçon donnée, il se hâterait de le prendre au ciel et de satisfaire à la double impatience du fils et du Père vers l'heure de la réunion.

* * *

Un soir de janvier, ayant confessé, prêché et chanté un salut, il fut pris de crachements de sang en rentrant à la résidence. Un nouvel accident survint huit jours après. Il n'y avait pas de fièvre, paraît-il ; le médecin, tout en demandant le repos au lit, assurait qu'il n'y aurait pas de suites graves.

Le 28 janvier, le Père pouvait rassurer ses amis de Boiscerf ; il était question pour lui cependant soit de se rendre dans le Midi, soit de suivre sur place le traitement du docteur S. après consultation à Paris ; lui-même se faisait peu d'illusions : « Je pensais tout ce temps, écrit-il, que peut-être ma vie serait bientôt finie, je sentais un besoin très grand de la miséricorde de Dieu pour pouvoir lui faire plaisir. »

« 9 février. Je me maintiens, mais toujours fort gêné sous l'épaule droite. Dans la main du bon Dieu, en votre bonne et

charitable compagnie, je lui demande de donner à vous et à moi ce qu'il faut, s'il lui plaît, pour être utiles et travailler un peu, et par-dessus, l'adoration toujours plus filiale de sa volonté sainte. »

Enfin, le voyage de Paris est possible ; le Père Alexis sera reçu avec la plus exquise charité à l'infirmerie de la rue de Dantzig où, tout en suivant le traitement nouveau, il ne perd pas de vue les affaires de Nancy.

« 23 février. Que n'êtes-vous à ma place ! — Vous auriez tout le loisir de lire, de prier et même de dormir. Pour moi, j'arrive à dormir, mais je ne peux guère lire et je ne sais pas prier. »

Le 3 mars, il détaille la radiographie : « les poumons plus ou moins voilés, l'aorte portant trop haut sa courbe dilatée et les fortes anfractuosités de la muqueuse digestive. Les poumons, ajoute-t-il, se répareront les premiers. »

Cependant il s'intéresse à toutes les grandes intentions dont on l'entretient, fait écho aux inquiétudes du Pape, du Père Général ; souffre du mal qui lutte contre l'Église en Amérique, en Afrique, en Bohême ; se réjouit à l'annonce de succès obtenus par les Pères Dominicains de Nancy, avec lesquels on collabore fraternellement. Il revient sur ce sujet quelques jours après :

« Je vois partout avec bonheur grandir le prestige de nos Frères les Prêcheurs. Je pense que tout cela dilate le règne de Dieu. »

Son dernier mot est pour demander les prières des chers Frères Coadjuteurs de Nancy dans l'attente du retour.

Hélas ! Ce retour tarde de plus en plus. Le mois de mars ramène les chères neuvaines à Saint Joseph.

« Que Saint Joseph, écrit-il à son frère Jean, — et c'est sa dernière lettre — nous donne surtout cette grande simplicité du regard et du cœur qui échappe aux frivoles apparences, aux frivoles satisfactions, et traverse tout le créé pour aller droit à la très sérieuse, très pacifiante et adorable volonté du bon Dieu.

« Ne perdons rien de cette pauvre vie à nous occuper des choses inutiles, du plus ou moins d'agrément qu'il y a pour notre amour-propre dans toutes les créatures qui s'écoulent ; mais avec Saint Joseph donnons notre âme, d'un coup, franchement, à l'œuvre de notre vocation : rendre Jésus vivant en nous à son Père et aux âmes ; rejeter tous les sentiments qui n'auraient pas pu trouver vie dans le Cœur de Jésus et se transformer par une lutte paisible en sa douceur et son humilité.

« Tâche de pouvoir en arrivant au sacerdoce consoler un peu Notre-Seigneur de la déception qu'il a soufferte en moi.

« Pour la santé, j'irai (?) la semaine prochaine continuer à Nancy le rétusol et les panphosphates assaisonnés de confiance en Dieu.

« Dis au Père D. que j'ai toujours l'espoir qu'il m'obtiendra l'esprit de prière, je lui souhaite aussi encore plus de vie divine. »

* * *

Dans sa retraite de 1907, le Père avait noté ces lignes :

« Je vais cherchant partout Dieu le bien-aimé, le demandant à tout...

« C'est la mort qui me Le donnera, qui me donnera à Lui.

« Tant de sacrifices, pénitences, privations que je n'ai pas la permission d'offrir : *O Mort, sacrifice dont personne ne me privera...* »

L'heure de l'union sonnait.

Dans quelle sereine et généreuse paix il attendit le Jésus *mitis et festivus* si ardemment souhaité, le

P. Michel d'Herbigny, ami de toujours et témoin des dernières semaines, a bien voulu nous l'écrire.

• • • • •

La charité pour le prochain avec l'amour très pur de Dieu remplirent ces semaines d'agonie.

La maladie ne diminuait aucune de ses délicatesses. C'est *aux autres* qu'il s'intéressait. Malade, puis mourant, il répondait avec sa simplicité ordinaire aux visiteurs qui l'interrogeaient sur sa propre santé. Puis aussitôt, il compatissait aux maladies et souffrances des autres ; et d'un mot il les faisait monter vers Dieu.

Il préparait ceux que son départ pour le ciel devait le plus éprouver. Après le sacrifice de leur Albert, celui d'Alexis les meurtrissait. Sa tendresse filiale ne se contentait pas d'atténuer les émotions. Il souhaitait que les cœurs pussent offrir à Dieu la plénitude de l'amour et de la générosité. Sa correspondance de malade associe constamment les raisons de confiance et les perspectives du ciel. Tant que la gravité de son état laissa quelque espoir, il la voila, tout en exprimant discrètement son désir du face à face avec Dieu. Puis, quand la douloureuse vérité eut été révélée à ses parents, il sema en toutes ses cartes un mot de joie, de confiance, d'espoir encore — pour eux.

Ses brefs messages se succèdent alors à courts intervalles. Ne doit-il pas, alors surtout, remplir la mission de « consolateur », comme Jésus auprès de sa sainte Mère ?

Voici la première nouvelle du mal qui l'emportera. C'est en janvier, pendant qu'il est encore à Nancy :

« Ma santé ? Elle ne va pas mal du tout, mais figurez-vous que j'ai eu le même tour qu'un jour à Dijon. En chantant

un peu trop au salut, j'ai une petite veine de la gorge qui a saigné : j'en ai été quitte pour deux jours de silence, et une recommandation du médecin de ne pas trop vouloir « montrer ma belle voix »...

« Je prie surtout la Sainte Famille de bien garder vos forces et votre paix du cœur et votre sainte espérance du paradis ! C'est là qu'il fera bon tous ensemble ! »

Bientôt après, il ajoute :

« Il faut nous mettre l'âme dans la confiance, voir les bons côtés de tout et s'appuyer aux endroits pénibles sur le bras secourable de Saint Joseph. Prions bien pour cela tous ensemble... Enfin ma santé est bonne, je mange et je digère, je dors et je me repose ! Voilà un programme qui ne suffirait pas pour meubler une vie de saint : mais le bon Dieu peut bien sanctifier comme Il veut. »

Dans la famille, enfants et petits-enfants ont renouvelé leur consécration :

« Voilà es vraies consolations : de voir tous vos enfants sur le chemin du ciel, — et la consolation la plus austère, mais la plus profonde, c'est celle de voir déjà au paradis Albert avec le petit Charles. Restons bien dans la confiance que le bon Dieu a si bien méritée de nous tous ! »

Confiance et regard dirigé vers le paradis, voilà le thème constant :

« Je ne ferai pas trop carême : je continue à manger des pommes cuites (nous en avons une bonne provision)... Vous voyez que je suis soigné... Prions aussi la Sainte Vierge tous ensemble. Qu'elle nous apprenne à servir Dieu dans la simplicité et la confiance, comme Bernadette, — à ne pas nous reposer dans les choses de la terre, mais à nous réjouir d'avoir notre place au paradis. »

Arrivé à Paris, il se hâte de rassurer :

« J'y suis on ne peut pas mieux. — entouré de charité et de

tous les soins possibles, et ce serait de la présomption de croire que mon absence a des inconvénients à Nancy. Je m'en remets donc à la volonté du bon Dieu, bien content de cette occasion pour lui redire que tout est à sa disposition et à sa merci. »

Vers cette chère volonté de Dieu, il amène doucement les cœurs :

« Je vous en prie, ne laissez pas ces soucis ni d'autres troubler a paix qui doit toujours rester le fond de l'âme chrétienne, parce qu'elle est toujours sûre d'avoir avec elle et pour elle Celui qui est tout-puissant et qui l'aime de tout son Cœur. »

Il rappelle, pour rassurer, les traitements et l'opération de 1912 ; et en même temps, il prépare à toute éventualité :

« Dire que voilà huit ans que je survis, et que le bon Dieu patiente pour me donner le temps de faire pénitence !... »

« Voici le mois de Saint Joseph. Prions-le avec plus d'insistance et de confiance, d'abord pour nos grandes intentions en vue du ciel. »

Cependant le mal s'aggrave, par intervalles. Le Père Alexis ne peut rejoindre son poste. Voici comme il en donne la nouvelle :

« A Nancy, tout marche sans moi, tant que je n'y suis pas. Tout marchera de même, quand j'y serai, et les Frères auront au moins la satisfaction de me voir à leur portée s'ils veulent causer. Le Frère G. vient de perdre un frère qui était jésuite et prêtre en Espagne. Pourquoi lui (39 ans) et pas moi ? Mystère. Je vous serais pourtant bien plus utile près du bon Dieu que sur la terre. Mais il faut suivre la volonté de Dieu, et attendre qu'il fasse signe. »

Autre finale, toujours avec le même but :

« Comme je suis avec vous, et comme je prie avec vous ! Il n'y a qu'au ciel que je pourrai le faire davantage. »

La même pensée se répète, sous des formes douces et souriantes, à intervalles d'autant plus rapprochés que la proximité du dénouement impose de mieux préparer les âmes : « Depuis que la Sainte Vierge a pleuré au Calvaire, nous savons que la bonté de Dieu travaille dans le mystère. C'est le *bon* Dieu, infiniment bon, qui, chaque jour, opère le bonheur infini de ses créatures dans les épreuves d'ici-bas. Il faut lui remettre aveuglément le choix des moments et des moyens. Laissons la bonté de Dieu nous conduire tous comme elle veut. C'est elle qui sait le meilleur chemin du plus grand bonheur.

Le début d'avril fut particulièrement douloureux. Plusieurs crises d'hémoptysie semblèrent annoncer une fin rapide. La sentant approcher, Alexis avait demandé et reçu l'Extrême-Onction le jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs (26 mars). Il fut alors recommandé aux prières des communautés de la Province.

Fallait-il aussi parler tout net à la famille ? A ceux qui pouvaient venir et qui vinrent en effet, aux frères, au beau-frère et par suite à la sœur, oui. Mais à la mère que la clôture séparerait nécessairement de son mourant, au père qui devrait aussi rester à Dijon, pourquoi donner trop tôt cette angoisse de le savoir agonisant loin d'eux ? Alexis préférait élever les âmes vers le sacrifice, et leur laisser encore l'espoir.

Puisque les Supérieurs voulaient toujours obtenir une guérison, par esprit d'obéissance il la demandait à Dieu, sans qu'il arrivât à l'espérer ou à la croire possible. Un ancien ami le visitant alors l'assura de ses prières, puis, devinant les sentiments intimes du malade, ajouta : « Mais je n'ose rien demander de précis, ni que vous nous quittiez, ni que vous retardiez votre ciel. Je dis au bon Dieu d'arranger cela. » A ces mots la physionomie du Père Alexis se détendit, il

remercia du regard et sourit en disant : « Ah ! voilà comme j'aime ! »

Très faible, condamné à l'immobilité absolue pour ne pas provoquer d'hémorragie, soutenu seulement par un peu de café glacé, il continue à écrire péniblement ses billets de filial réconfort : « Samedi-Saint. Je viens de m'unir à votre *Alleluia*. Combien de raisons nous avons de le dire, mais surtout comme il faut vivre par avance le grand *Alleluia* que nous chanterons en entrant au ciel. En attendant, il faut patienter. Il faut avoir confiance et confier au bon Dieu tout ce qu'on fait pour cette pauvre santé. »

Enfin le P. Heinrich jugea qu'il fallait avertir les parents. Son frère Paul, sa sœur, son beau-frère, s'appliquèrent à panser la plaie. Le baume le plus efficace était encore celui que versait le mourant lui-même. Pendant deux mois, il soutint assidûment son ministère de consolateur. « Un mot : Soyez tranquilles. Quand nous serons tous au paradis, c'est là qu'il fera bon et sans douleurs. »

L'envoi de ces billets imposait au malade un grand effort. Il tenait pourtant à les écrire lui-même, afin d'épargner de nouvelles angoisses : sans pouvoir relever la tête ou les épaules, il s'armait d'un grand sous-main, et, à bout de bras, il traçait une dizaine de lignes, soigneusement, car il savait quels regards jugeraient de son écriture. Si la main tremblait trop, il recommençait ou remettait au lendemain. Ainsi parvint-il, pendant sept semaines, à envoyer tous les deux ou trois jours, ses bulletins d'affection plus que de santé. Le 26 mai, il dut renoncer à la plume, voici comment il s'en expliquait : « L'idée me vient d'essayer le crayon. Cher papa et chère maman, cela va, mais la faiblesse gagnée par le lit a été grande, et il faudra patience et temps pour remonter, si c'est la volonté du bon Dieu. — Laissez-moi maintenant vous dire

qu'une des plus grandes joies que vous m'avez faite sur la terre a été cet acte de résignation de maman, auquel sûrement papa s'est joint : Jeanne me l'a raconté. — Et si je partais vers le bon Dieu (je suis si faible), j'en aurais le cœur tout dilaté. Comme je vous aime ! Mais enfin le docteur assure toujours la convalescence en bon chemin et la certitude de la guérison. Je vous embrasse dans le Saint-Esprit d'amour. »

Ainsi avait-il obtenu cet acte d'offrande, qu'il désirait tant, et qui s'associait à celui de la Sainte Vierge présentant au Calvaire le sacrifice de son Fils. Ce fut le dernier billet qu'il put écrire. Le 28 mai, après avoir mis la date au crayon, il craignit que son écriture n'effrayât trop. Il dicta : « Il voudrait bien vous écrire lui-même, mais il a un crayon trop petit. Il veut vous dire merci pour la confiture de coing. Ensuite, qu'il prie la Sainte Trinité tous ces jours-ci en union avec vous... » A la fin de ce billet, d'un suprême effort, il ajoutait : « Preuve de vie ! et je vous embrasse, comme je vous aime, cher Papa et chère Maman. Tous dans le Cœur de Dieu. »

Pendant ces dernières semaines, les Supérieurs lui avaient ménagé la visite de ses deux frères religieux Paul et Jean ; Henri, l'officier, lui, venait de la Sarre. Par eux, par son beau-frère, il donnait à tous les siens une impulsion allègre vers le ciel. Il la donnait aussi à ses visiteurs de la Compagnie. Ceux qui le revoyaient après longtemps s'émouvaient de son extrême épuisement. Il leur répondait, quand il était condamné au silence, par ce sourire lumineux qui traduisait la sérénité de son âme.

Un d'entre eux, qui le connaissait intimement et le vénérât depuis plus de vingt ans, passait près de lui chaque jour, une heure ou deux : à la fin d'avril, depuis la Pentecôte jusqu'à la Fête-Dieu. Alexis

s'ouvrait avec sa simplicité ordinaire : pas une anxiété, pas une crainte de la mort, pas un regret. Pas de consolation non plus, ni de grand élan. La Foi. La foi toute simple. La foi tout apaisée quant aux voies de Dieu sur son âme : la rencontre béatifiante se ferait après la mort ; sur terre, l'épreuve s'achevait, glorieuse à Dieu. C'était bien. Il aimait qu'on priât près de lui ; parfois il demandait que cette prière se fit tout haut : fragment de bréviaire ou de chapelet, invocations à Jésus, Marie, Joseph, auxquels il joignait les saints Anges ; puis un grand signe de croix avec l'eau bénite. Certains lui demandaient sa bénédiction : « Que la Sainte Vierge nous bénisse », répondait-il en levant les yeux au ciel, et il se signait lui-même avec son visiteur.

Toutes les nouvelles religieuses l'intéressaient, parce qu'elles facilitaient sa prière : reconnaissance, réparation ou demande. Aux canonisations de mai 1920, il s'unit de façon très spéciale ; il se fit raconter en détails ces solennités religieuses. Son zèle pour les grandes intentions catholiques se renouvelait : ce que le Saint-Père avait dit, et le P. Général ; leurs intentions, leurs directions, la reprise des relations entre le Vatican et la France, ce qui se préparait pour une résurrection catholique de l'Orient et spécialement de la Russie ; les missions, spécialement celles de Chine.

Le P. Général avait demandé des nouvelles du malade à un Père venu de Paris pour les fêtes. Il lui envoyait une bénédiction très particulière. Cette attention le toucha, mais le surprit. Quelques jours plus tard, quand le P. Provincial lui rappela cette bénédiction, jointe à tant de prières de ses frères, il ouvrit ses grands yeux naïfs et étonnés : « Oui, et c'est cela seulement qui m'inquiète et me tourmente un peu : on s'occupe trop de moi. Comment se fait-il qu'on en fasse tant pour moi, et que le bon Dieu

prodigue tant de biens à une si pauvre âme ? Amour de Dieu ! »

Ce désir de disparaître grandissait. Aux correspondants qui demandaient des nouvelles, à ceux de sa Résidence surtout, il envoyait ou faisait envoyer les réponses désirées. Mais, vers la fin, il s'y refusa : « Non, non. Il ne faut pas ainsi occuper de soi les autres. »

Le désir d'être uni à Dieu immuablement s'avivait. Pendant la dernière semaine, en préparation à son dernier dimanche sur terre, celui de la Sainte Trinité, il se renouvela en cette dévotion tant aimée. « Parlez-moi de cette vie divine des trois Personnes, du Saint-Esprit, de sa vie en nous. » Il se faisait relire les derniers chapitres de Saint Jean, le récit de la mort du curé d'Ars, puis à nouveau quelques pages sur la vie divine. Toute sa profondeur d'intelligence lui restait « Je me nourris de ce que vous avez lu. C'est plus facile que de digérer du hachis de viande crue ou de la gelée. »

A la fin de mai, il ne doutait plus de la proximité du départ pour le ciel. « Encore une semaine, lui disait-on. Voulez-vous entrer au ciel pour la Fête-Dieu ? — Je m'en remets au bon Dieu. Le jour, les détails, tout. Tout ce qu'il lui plaira de m'envoyer. »

Le 1^{er} juin, le cœur faiblit. La respiration devint douloureuse : un râle pénible et bruyant, qui se prolongea jusqu'au matin du 3.

Avec un calme parfait, il fit quelques recommandations, puis il voulut tracer lui-même deux courts billets. La main tremblante adressa le premier au P. Provincial : « Pardon !... Actions de grâces... J'offre tout par vous à la Compagnie. Promettant d'être fidèle à vos consignes là-haut. Que Jésus, Marie, Joseph vous aident et vous remercient ! » Le second était pour sa famille. Après avoir désigné chacun, il ajoutait : « Je suis avec vous pour toujours. Parti bien-

tôt (?) Au ciel. Confiance en Jésus, Marie, Joseph ». Un autre billet était préparé, qui serait expédié après son dernier soupir : « Je vous aimerai au ciel bien plus que sur la terre, avait-il écrit en nommant tous les siens. Volonté de Dieu — Bonté de Dieu — Jésus Marie, Joseph. »

Cette journée du 1^{er} juin fut très épuisante. Pendant plusieurs heures les yeux se voilèrent, et cependant le visage couvert de sueur gardait son sourire aimable. Aucune plainte, mais une faiblesse croissante. Dans l'après-midi, la vue revint : « Je croyais que j'étais devenu aveugle, » dit-il. Il priait, en douce sérénité, demandait qu'on priât auprès de lui. Quelques hallucinations rapides coupaient une pensée ordinairement très lucide. Une seule fixa son attention, moins de deux minutes : « Cette fois-ci, vous avez vu cet officier qui a ouvert la porte. Comme il était heureux ! Il a passé très vite, mais je pense bien que c'est mon frère Albert. Il est au ciel. »

Son entrée au ciel, à lui, ne pouvait plus tarder. « Le départ pour le ciel approche, mandait-il à son frère Jean. Cela peut durer encore deux ou trois jours. Je m'en remets au bon Dieu. » A sa sœur, dont une dernière lettre avec la photographie des nombreux enfants venaient de l'émouvoir profondément : « Je m'unirai à votre neuvaine commune au Sacré-Cœur, *partout où je serai* » ; et sortant la main de dessous les couvertures, souriant joyeusement, il bénissait toutes ces vivantes physionomies, à deux reprises, d'un geste large, grave, lent.

Les crises de suffocation étaient douloureuses. Douloureuses aussi les plaies du pauvre corps alité depuis trois mois. Le Père Alexis ne pensait, semblait-il, qu'aux fatigues et aux douleurs des autres. Il remerciait qu'on priât près de lui à voix basse ou tout haut, mais avec le souci toujours de n'être point à charge.

Quand les prières des agonisants furent récitées, ce 1^{er} juin, il les suivit avec amour, avec joie.

Le lendemain devait lui apporter une double consolation : la dernière visite du P. Provincial et la présence de son frère Paul. Le P. Provincial arriva vers trois heures. Quelques jours auparavant il avait envoyé ses consignes :

« *Mens tua ad caelestia desideria erigitur* ¹. Moi je continue de lutter pour vous garder. Si vous deveniez fort contre nous tous et si vous partiez bientôt contempler la gloire de Notre-Dame et de son Jésus, promettez-moi de rester auprès d'eux Supérieur de Nancy et grand Socius de Champagne. *Singulari quodam affectu commune bonum Provinciae curans.* »

Le Père Alexis renouvela sa promesse de fidélité à ces consignes : « Oui, oui, votre lettre est là ; et j'ai dit à Paul qu'au moment où je mourrai, il devra la mettre sur moi : je veux partir avec mes consignes. »

Quelques jours plus tard, le P. Provincial écrivait à toute la Province :

« Le bon Père Alexis répondait à Paul et à moi de façon charmante, avec sa finesse et sa vivacité ordinaires, adoucissant ce qu'il disait par un bon sourire. Il sommeillait ensuite et continuait de parler en délirant un peu. S'éveillant, il nous disait : « Je rêve et je parle, n'y faites pas attention... » Sa charité très attentive s'occupait constamment de ses visiteurs... Ainsi pensait-il sans cesse aux autres. C'est avec cette simplicité qu'il s'en allait au ciel. J'en demeurai très édifié. »

Il souffrait avec une patience souriante. Le râle bruyant ne cessait point. Il s'étonnait seulement que la résistance de la vie pût être si longue. Quand un peu de délire le prenait, il se dissipait au premier mot entendu. Il pria qu'on le rappelât ainsi, afin qu'il pût davantage s'unir à la prière.

1. Votre cœur s'élève à des désirs célestes.

Son frère Paul eut la consolation de l'assister pendant cette nuit suprême qui le préparait à la Fête-Dieu.

« Comme ce sera bon de contempler la Beauté de Dieu, de voir comment nos prières sont exaucées par les mérites de Notre-Seigneur ! — Il faut souvent méditer le Ciel, les quelques mots que nous avons sur lui, de ceux qui connaissent... : saint Paul, saint Jean, saint Pierre. »

Paul rappelait les derniers mots d'adieu du billet à la famille : « Volonté de Dieu, Bonté de Dieu, Jésus, Marie, Joseph. » Alexis redisait alors : « O immense Bonté, ô infinie Bonté de Dieu ! » et il ajoutait : « C'est clair, d'ailleurs c'est lui-même qui l'a dit. »

Les invocations *Jésus, Marie, Joseph* faisaient son bonheur. La dernière fois que le P. Paul les lui suggéra, vers six heures, le matin du 3, Alexis insista sur le mot *paisiblement* : « Que je meure, *paisiblement*, dans votre sainte Compagnie. »

Auparavant, vers quatre heures du matin, en cette Fête du Corps du Christ, Paul célébra la messe devant son frère et lui donna une dernière fois le Viatique. Regardant la Sainte Hostie, le mourant la reçut avec grand respect et ne voulut pas prendre d'eau pour l'avaler. Il continua de prier.

Un peu après, son visiteur quotidien arriva. Le mourant le reconnut. Il avait sa pleine lucidité et remerciait encore du regard et du sourire. La respiration était devenue très faible. Il demanda si un malade de la maison pourrait, comme c'était projeté, recevoir ce jour-là le diaconat, et se réjouit du oui. Ainsi pensait-il aux autres, pour Dieu, jusqu'aux dernières minutes. Un peu de prière, une absolution demandée encore et reçue en pleine connaissance. Puis, comme six heures et demie approchait, le Père lui dit : « Père Alexis, je vais célébrer la messe devant

vous. C'est la Fête-Dieu. J'offrirai votre âme avec le Corps de Notre-Seigneur. » Il comprit très bien, son visage s'épanouit une dernière fois ; son suprême acte de volonté fut pour s'unir ainsi à l'oblation de Notre-Seigneur.

Le sourire et le regard suivaient son visiteur qui gagnait la porte. C'est dans cette expression de physionomie qu'une suffocation le prit, très douloureuse, comme par une rupture intérieure. Un infirmier put appeler son frère Paul. Les prières de l'expiration, une dernière absolution, quelques soupirs, puis un dernier plus profond que Paul put encore recueillir en appliquant le crucifix sur ses lèvres et en lui redisant : « Jésus, Jésus, Jésus. »

Aussitôt la messe commençait, qui « offrait son âme en union avec le Corps de Notre-Seigneur ». Messe en blanc, *corpore praesente*. « *Lauda Sion Salvatorem... Umbram fugat veritas, noctem lux eliminat* ». — En ce temps-là, Jésus disait : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme m'a envoyé le Père vivant et comme je vis à cause du Père, celui qui me mange vivra à cause de moi... Celui qui mange ce pain vivra pour l'éternité. » Et la Post-communion demandait : « *Accordez-nous, Seigneur, que de votre divinité nous jouissions pour toujours et en plénitude : divinitatis tuae sempiterna fruitione repleri.* »

Tout ce qu'exprimait cette messe, venait de s'accomplir.

Nul n'en pouvait douter de ceux qui avaient connu le Père Alexis. Ils pleuraient, mais dans la reconnaissance que Dieu leur eût donné l'exemple et l'assistance d'un tel modèle, d'un de ceux qu'ils appelaient simplement : un saint.

Quelques-uns de ses derniers souhaits devaient encore porter le réconfort à beaucoup. Ils avaient

été notés, à mesure qu'il les exprimait, le 1^{er} juin, après les prières des agonisants :

« Quand le bon Dieu voudra, comme il voudra, dans tous les détails. — En union avec Notre-Seigneur en Croix. — En union avec les intentions du Sacré-Cœur, — avec celles du T. R. Père Général : ce sont les mêmes, cela se voit si bien ! — Dites aux Missions que j'ai pensé à elles : Chine, Ceylan. Madagascar. — Merci à tous. — Mon crucifix et mon chapelet à mes parents. Aux autres, non : Pauvreté ».

Puis deux souvenirs pour de grands malades : — « A Nancy, leur sanctification, leurs ministères. » Il aurait voulu dicter un souvenir spécial pour chacun des Pères et Frères de Nancy ; mais il avait senti qu'il n'en aurait pas la force.

* * *

Les funérailles du Père Alexis Hanrion furent célébrées le samedi suivant, à l'Église Saint-Lambert de Vaugirard. Tout y fut en parfaite pauvreté. Le P. Provincial célébra la Sainte Messe, puis accompagna le corps jusqu'au cimetière de Vaugirard : un tout petit groupe de parents et de religieux suivait. Au ciel, le cortège des Anges et, plus tard, celui des âmes qu'il aida — qu'il aidera encore, — doit être singulièrement plus nombreux. Il a déjà manifesté sa puissance là-haut, en aidant de grâces signalées ceux qui l'invoquaient *pour les autres*, suivant les grands intérêts de Dieu.

Le Père Provincial terminait sa lettre à la Province par ces mots :

« Quelques jours après son arrivée à Paris, le 7 mars dernier, à la fin d'une assez longue lettre où il me confiait ses derniers désirs de Supérieur, il me faisait cette petite demande : « Pour

moi, mon R. P. Provincial, voudriez-vous approuver que je renouvelle pour un an, le 19 mars, le vœu du bon plaisir de Dieu, dans les limites modestes où vous savez que je le fais ? » Le 19 mars, en la fête de son bien aimé Saint Joseph, il renouvela une dernière fois cette très simple offrande de tout lui-même au bon plaisir divin.

« Jésus, Marie, Joseph, dont il s'est tant occupé, s'occupent maintenant à récompenser la grande fidélité du bon Père Alexis. »

* * *

Au ciel, sa charité pour Dieu et pour les âmes continue à seconder la sanctification de ceux qui, même sans l'avoir connu, l'invoquent et se recommandent par lui à Jésus, Marie, Joseph.

APPENDICE I

Préface à l'Édition complète du *Journal Spirituel* du P. A. HANRION.

Sur la demande de très nombreux amis, nous avons édité le *Journal Spirituel* du P. Hanrion ¹. Nous reproduisons ici la Préface qui explique la nature et l'intérêt de ce *Journal*.

Une intention providentielle a présidé, nous le croyons, à la publication de ces pages.

Mort dans une solitude que la maladie avait rendue de plus en plus sévère, le P. Alexis Hanrion ne fut conduit au petit cimetière de Vaugirard que par quelques amis. Il disparaissait dans le grand silence qu'il avait tant souhaité, parce qu'au delà des bruits de ce monde il savait tomber enfin dans les bras de Dieu.

Cependant, son passage parmi eux avait été pour ses amis une telle grâce qu'ils en voulurent fixer le souvenir. C'est à cet effet que fut rédigée une brève notice destinée aux seuls intimes. Elle se proposait moins de raconter des événements que de faire connaître par quel travail secret Dieu avait fait de cette âme la plus rayonnante qu'ils aient jamais rencontrée.

Passée de mains en mains, la Notice sortit cependant

1. Bureaux de l'Apostolat de la Prière, Toulouse, 9, rue Montplaisir, in-8° de 400 pages, 12 fr.

du cercle étroit auquel elle était confiée, et en 1922, il devenait nécessaire de la rééditer pour satisfaire aux nombreuses demandes venues de tous côtés. Par milliers, le petit volume, cependant si austère, se répandit dans le monde, apportant à des âmes durement éprouvées une lumière et une paix qu'elles n'avaient pas encore connues. Sans bruit, comme il l'avait fait durant sa vie, le P. Alexis Hanrion prolongeait son trop bref apostolat sur terre et commençait de répondre par de précieuses faveurs à ses nouveaux amis inconnus. Plus efficacement que sa parole, son intercession obtenait à des cœurs endurcis la conversion, à des malades l'amour des volontés divines, à des âmes révoltées ou scandalisées la solution de leurs doutes ou l'apaisement de leurs angoisses. Combien nous ont dit avoir trouvé dans ces pauvres pages l'orientation définitive de leur vie intérieure, l'essor vers l'amour sincère et totalement abandonné, et enfin la certitude de marcher sous la conduite de Dieu, si déroutante qu'elle pût leur sembler.

Il apparut alors que les Notes Spirituelles du P. Alexis publiées intégralement aideraient plus sûrement encore des âmes que le bon plaisir de Dieu voulait faire passer par les mêmes épreuves. C'est la raison d'être de la présente édition.

Nous ne l'aurions jamais entreprise si nous n'y avions été conduits par une suite d'événements de Providence.

Peu de temps avant sa mort, le malade avait donné au Père Ministre de Nancy l'ordre de détruire tous les papiers qu'il laissait entre ses mains. Le Père Ministre exécuta l'ordre de son supérieur. Tout ce qu'il trouva à Nancy fut immédiatement brûlé. Ne subsistèrent que les lettres demeurées aux mains de leurs destinataires, ainsi que quelques canevas de méditations prêtées à ses frères ou amis¹.

1. Ces Lettres très précieuses et ces notes sont encore inédites.

Mais ce n'est pas cela que contiendra le présent volume.

En avril 1912, à la veille d'une grave opération, le P. Alexis, trop épuisé pour faire ce travail, me pria de classer ses papiers personnels et de réduire au minimum le bagage qu'il emporterait éventuellement d'Enghien. Depuis son noviciat, pour obéir à ses directeurs spirituels, le Père avait noté chaque jour les brèves recollections de sa méditation. Il jugea désormais inutiles les notes datant de ses premières années religieuses. Elles furent brûlées, à l'exception de ses Retraites de 1902 à 1905. Ne furent conservées que les petites feuilles, — en général des fragments d'enveloppes usagées, — sur lesquelles, depuis septembre 1905, il tenait en deux ou trois lignes son journal. Elles s'arrêtaient au 14 avril 1912 : Pater, in manus tuas... Ces feuilles plus personnelles devaient lui servir dans les moments de grande angoisse et notamment durant son Troisième An, pour se faire connaître de son Instructeur.

Après trois mois de convalescence, le malade revint à Enghien pour subir son dernier examen de théologie. Il reprit son journal le 8 juillet, mais quelques feuillets seulement furent réunis aux précédents à la veille de la guerre. Le tout fut oublié dans les caisses d'un grenier, tandis que les uns et les autres nous allions vivre les dures années de 1914 à 1918.

Ce n'est qu'en 1920 que je retrouvai les liasses abandonnées six ans plus tôt. Le P. Alexis n'en avait pas gardé le souvenir, c'est ainsi qu'elles échappèrent à la destruction.

Quelques lignes retrouvées sur des feuillets épars représentent enfin les dernières années d'après-guerre jusqu'à la mort.

Ce sont ces feuillets que nous publions ici. Nous le faisons parce qu'une intention divine nous est apparue dans leur préservation et parce que le bien qu'a pu faire

la Notice biographique provient des fragments de ces Notes que nous y avons insérés. Ainsi, le P. Alexis exercera-t-il un apostolat qu'il était loin de prévoir.

Car, est-il besoin de le dire, ce n'est pas à ce dessein qu'il avait écrit. A personne il ne destinait de confidences. Elles lui étaient un vrai supplice. Dans un moment de particulière détresse, il avait cru que le Seigneur mettait sur sa route un ami pour l'aider à porter son fardeau. Dès qu'il s'aperçut d'une jalousie divine qui semblait interdire cette pitié, il y renonça aussitôt. Il continua seul son ascension.

Ce n'est pas davantage à une sorte de complaisance personnelle qu'il obéissait en écrivant ; comme s'il eût trouvé là, auprès de lui-même, une manière de confier de sa peine. Plusieurs pourraient s'y tromper. Mesurant l'épaisseur de ce volume, ils pourraient croire à un goût trop vif de s'analyser et à une inclination un peu féminine à l'écriture. Le contraire est le vrai. Cette fidélité à une notation quotidienne ne fut que l'effet d'une volonté héroïquement résolue à secouer le lourd manteau d'obscurité et d'impuissance dont ce grand cœur se sentait accablé. Tout ce qui prenait la forme d'introspection, retraites, récollections, examens, causait au Père un dégoût qui alla jusqu'aux affres. Ce n'est que par discipline qu'il se plaçait ainsi en face de lui-même pour surveiller son effort ou pour en rendre compte à ses directeurs. D'autre part, ses méditations se sont toujours développées dans la plus noire sécheresse. La maladie, la conduite de Dieu tenaient son esprit et même son cœur dans une impuissance radicale, loin qu'il se complût au bavardage intérieur ou au caprice de l'imagination. Ce fut donc pour suppléer à la stérilité de son oraison qu'il la faisait suivre de cette récollection qui n'était souvent qu'un appel à la pitié et parfois un cri de douleur et d'abandon.

Il a paru nécessaire de donner dans son intégrité ce

dossier afin de ne pas fausser l'intelligence que l'on pourrait se faire de la conduite de Dieu sur une âme. On apercevra d'ailleurs facilement comment elle monte vers une simplification progressive dans l'amour filial.

Parce que ces Notes ne constituent jamais un texte rédigé, le volume qui les rassemble paraîtra illisible à plusieurs ; d'autres, on l'espère, trouveront ces fragments d'autant plus précieux qu'ils échappent davantage à tout artifice et par là à toute littérature.

On observera une évidente évolution dans la rédaction elle-même. Les débuts n'offrent guère que le résumé ou l'écho des paroles entendues, miettes humblement recueillies pour nourrir la disette intérieure. Puis peu à peu, sous l'intervention d'un autre maître, le disciple se dégage davantage des pédagogues humains ; la notation se fait plus brève ; elle en arrive à défaillir. C'est ainsi que la retraite du Troisième An, qui pour tant d'autres prête à des rédactions infinies, tient facilement en quelques pages. On n'ose dire que la lumière se dégage plus vive, car, hélas, l'obscurité demeurerait aussi douloureuse, mais l'âme réagissait par des réponses de plus en plus simples à l'appel de Dieu : Ita, Pater... Pater... Ces mots voulaient tout dire.

Cette présentation suffira, je l'espère, à donner au lecteur le sens du livre qu'il veut bien prendre en mains. Quelques éclaircissements accompagneront le texte, mais il est évident qu'il ne sera intelligible que par le moyen de la Notice biographique dont il a été parlé.

Les censeurs de Rome ont jugé opportun d'ouvrir sur le P. Alexis Hanrion des informations plus attentives destinées à constituer, si Dieu le veut, un dossier en vue d'un procès canonique. Nous prions les lecteurs de vouloir bien ne pas garder pour eux le témoignage des grâces de lumière et de force obtenues par son intercession. Tous ceux qui ont approché le P. Alexis vivant savent quelles grâces ils durent à son amitié ;

ils soupçonnent à peine celles qu'ils reçoivent encore par ses prières. Tant de lettres déjà reçues témoignent que l'action spirituelle du Père Alexis s'étend chaque jour.

Puissent ces pages accroître chez beaucoup la confiance en cet ami céleste ! Veuille le Seigneur accorder à plusieurs le courage d'aller jusqu'au bout du service silencieux qu'il demande à ceux qu'il a choisis pour le grand amour !

APPENDICE II

Sur des instances très autorisées, nous avons cru devoir citer ici quelques témoignages relatifs aux grâces spirituelles dont plusieurs ont bien voulu nous faire la confiance. Beaucoup d'autres seraient à enregistrer ; mais dans cet ordre tout intime il est impossible de faire connaître précisément les faveurs plus caractérisées. D'autre part, nous avons détruit les lettres reçues au cours des années 1920 à 1926. Sur la demande de Rome, un dossier est désormais constitué où seront consignées les grâces obtenues. Nous prions les amis du Père Alexis Hanrion de ne plus garder pour eux seuls le souvenir de ce qu'ils lui doivent et d'en adresser le récit au P. DONCOEUR, 6, Villa Ségur, Paris, VII^e.

Voici donc quelques extraits des dernières lettres reçues : les premières émanent de Carmels qui, on n'en sera pas surpris, ont accueilli avec une vive sympathie la Notice. Après en avoir fait lecture privée ou publique, ils nous ont dit le grand stimulant spirituel qu'ils y ont trouvé.

De différents Carmels :

« Je crois pouvoir dire devant Dieu que le Père Hanrion a été, et est encore pour mon âme d'un grand secours, et qu'il m'obtient beaucoup de grâces,... j'ai copié presque en entier les paroles du Père. Dès lors, elles me sont devenues inséparables. J'y ai puisé lumière, force et consolation pour ma vie intérieure. Dès le début, j'ai eu recours à lui et j'ai senti son assis-

tance très réelle, mais c'est surtout à partir du moment où n'ayant pas, ou pour ainsi dire plus de direction, et lui ayant demandé de vouloir bien se charger de mon âme, de devenir son guide spirituel, que j'éprouve de sa part une bienveillance continuelle très spéciale et très intime. C'est au point que si je doutais de la Communion des Saints, j'en aurais par là la certitude.

* * *

«... Beaucoup d'âmes y puiseront un surnaturel réconfort. J'en connais que le Père Hanrion a consolées et éclairées. Je ne puis livrer toute ma pensée. Que le Bon Dieu vous rende en grâces le bien reçu par vous. »

* * *

«... Une telle énergie, un sens si vrai de la souffrance, un si profond abandon à la volonté de Dieu se dégage de cette vie, qu'elle orientera certainement bien des âmes qui n'attendent qu'un guide pour apprendre à sanctifier leurs souffrances, à porter amoureusement leur « croix suave »... »

* * *

«... Il y a déjà plusieurs mois, j'avais fait une neuvaine au Père Hanrion et avais obtenu ce que je souhaitais ; mais c'est une grâce d'un genre si spécial, que je ne sais si elle rentrera dans ce que vous désirez. (Suit le récit de la conversion d'une âme, dans une situation extrêmement grave)... »

* * *

« Après avoir lu votre article, je commençais une

neuvaine pour une très importante grâce spirituelle. Une jeune fille du petit pays que j'habite, et dont je m'occupais, avait une conduite fort critiquable. Elle fit pourtant ses Pâques, n'ayant pas communie depuis douze ans, date de sa première communion ; elle fit son jubilé. Puis survint une déception, et dans un moment de faiblesse, elle s'abandonna plus que jamais à la passion, ce qui alla fort loin : un scandale dans le pays et un divorce. Je commence ma neuvaine. Et voilà que les circonstances ont fait que j'ai pu obtenir la promesse formelle de la cessation du scandale. Ce fut si providentiel, que j'en suis restée terrassée. Je ne puis assez dire par lettre combien j'ai senti l'action de Dieu. D'autres petits faits m'ont prouvé très souvent cette action du Père Hanrion. Bien des grâces spirituelles ont été obtenues. »

* * *

«... Le Père Hanrion a été pour moi un rayon de vérité extraordinaire. Cette biographie m'a fourni les sujets de méditation les plus désirables et j'avoue que j'ai laissé, pour elle, les meilleurs auteurs... »

* * *

« J'ai été sur la tombe du Père Alexis, et je lui ai recommandé la grave intention dont vous m'aviez parlé. J'ai trouvé à cette visite ce que j'attendais. J'allais consulter le Père Alexis au sujet d'un renoncement en perspective et pour lequel il fallait prendre position. Vous savez qu'il n'y va pas par quatre chemins, et là encore, il m'a mérité la grâce de comprendre et de vouloir le sacrifice difficile qui était demandé. Une fois la conviction faite, qu'il faut marcher par là,

la grâce ne manque pas, et puis le père Alexis m'aide beaucoup à emboîter le pas virilement. »

* * *

De Berck-Plage. « M'occupant à Berck des scouts malades, j'ai eu l'idée de donner à l'une de mes patrouilles le Père Hanrion pour protecteur. J'ai lu plusieurs fois, avec beaucoup d'émotion, sa vie. Je le considère comme un de mes meilleurs amis du ciel. Je lui dois beaucoup. Je voudrais le faire connaître aux malades de Berck, persuadée qu'il y fera du bien. »

* * *

De Berck, six mois après. « C'est avec une bien grande joie que je vous annonce l'affiliation de nos troupes de Berck et parmi elles de celle du « *Père Hanrion* ». Je vous envoie la bande de la troupe de Berck, ainsi qu'une photographie souvenir des premiers scouts français allongés, dont la troupe s'appelle « Troupe Alexis Hanrion ».

* * *

De Lorraine. « En remerciement d'une grâce obtenue par l'intercession du Père Alexis Hanrion pour aider au progrès de sa cause. »

* * *

« J'ai obtenu tant de grâces du Père Hanrion qu'il me serait bien difficile de les préciser. Depuis sa mort, c'est chaque jour qu'il m'aide, aide spirituelle, difficultés et ennuis très pénibles écartés ; voici deux cas plus récents...

« Après la mort de mon père, j'ai souffert un vrai

martyre pendant plusieurs mois (accru) par un doute très tenace sur la Foi. Tous les conseils suivis pour sortir de cet état qui m'avait rendue plus malade, toutes les prières dites, tout était inutile. Quand j'eus l'idée d'un appel à la compassion du Père Hanrion, et graduellement la paix est revenue... Souffrant beaucoup d'un mal de doigt, depuis deux mois et demi et tous les remèdes restant inutiles, on parlait de me couper le doigt, car il était devenu noir et très enflé. Avant de me décider, j'eus l'idée de faire un triduum au Père Hanrion et le deuxième jour un petit morceau de bois se montra à la surface du doigt, et depuis lors il est complètement guéri. J'ai une grande confiance au Père Hanrion, dans ma vie si pénible, il est une lumière qui ne s'éteindra jamais... »

« Depuis 1920 toutes les grâces demandées pour les autres et pour moi m'ont été accordées... »

* * *

De Paris. « M'est-il permis de vous dire ma reconnaissance pour l'envoi d'une précieuse image du père Hanrion ? Elle m'est parvenue il y a près de deux mois à une heure douloureuse entre toutes. Je n'attends plus de miracle, mais la force de tenir, et cette fois le Père Hanrion ne fut pas invoqué en vain. En 1922, je voulais vous remercier d'avoir en publiant sa vie, permis à la masse des gens ordinaires qui vivent en compagnie du devoir tout nu, c'est-à-dire sans rien qui adoucisse son austérité, de croire que ce silence divin, cette absence n'était pas un signe de réprobation comme la plus grande partie de la littérature religieuse nous le laisserait croire.

« J'ai pensé alors que la discrétion était le luxe des pauvres et, en silence, j'ai prié Dieu de vous remercier... »

H. G.

* * *

De Lourdes. « Serait-ce indiscret de vous demander encore quelques exemplaires du Père Hanrion ? »

...Des malades surtout me disent le secours obtenu par lui. C'est merveilleux de voir à quel point il aide les âmes et les pousse dans sa voie d'abandon filial au bon plaisir du Père céleste. Ces grâces étant toutes spirituelles, il est bien difficile de les décrire, mais j'en connais d'admirables... »

A. H.

* * *

« Il s'est sanctifié dans la voie la plus commune qui est celle d'un grand nombre. Sa vie intérieure fut rude, mais il a su illuminer toutes ses obscurités par la sainte joie d'un acquiescement plénier au bon plaisir de Dieu, et c'est par là qu'il deviendra pour les âmes un guide et un encouragement. »

* * *

D'une Abbesse de Clarisses. « La vie du Père Hanrion est une source de grandes grâces pour les âmes. Je l'ai déjà constaté parmi mes filles. Les unes, empêchées comme lui de suivre la règle comme elles le voudraient, trouvent dans l'exemple de ce religieux vraiment crucifié, la lumière nécessaire pour transformer leur vie de dispenses, en un abandon amoureux au vouloir divin. D'autres, éprouvées intérieurement et attirées à une grande pureté de cœur, y puisent le courage de se perdre totalement, de se livrer à ce vide de l'âme si douloureux tant qu'on n'a pas compris que dans ce vide habite Dieu, jaloux de la pureté intérieure de ses amis. »

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	v
CHAPITRE I. — Enfance, Noviciat et Études Littéraires (1880-1902).....	9
CHAPITRE II. — Les études de Philosophie (1902- 1905)	22
CHAPITRE III. — Le Professeur de Juvénat (1905- 1908)	38
CHAPITRE IV. — La préparation au sacerdoce (1908-1912)	55
CHAPITRE V. — Le sacerdoce. Le troisième an (1911-1913)	70
CHAPITRE VI. — Le Socius du Père Provincial (1913-1919)	81
CHAPITRE VII. — Nancy. La mort (1919-1920).	95
APPENDICE I.....	115
APPENDICE II.....	121